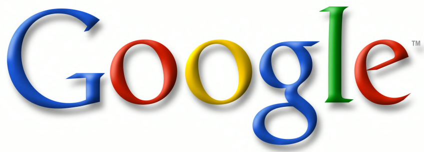
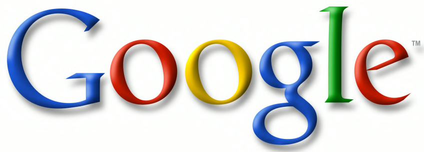
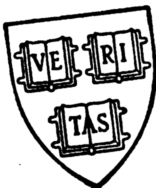
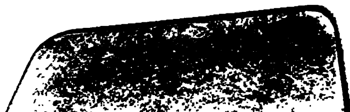







VE RI TAS




VE
RI
TAS

HA

CO

LI



OEUVRES
DE JACQUES DELILLE.

GÉORGIQUES.

On trouve chez le même libraire,

LUCRÈCE, traduit par La Grange, 2 vol. in-8°, fig., 7 f. 50 c.
Le même, gr. raisin vélin, 30 f.
Le même, in-4°, gr. raisin vélin, 72 f.



J. DELILLE,
l'un des quarante de l'Acad.e
Françoise.

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

JACQUES DELILLE.

AVEC DES NOTES ET LES VARIANTES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ BLEUET PERE, PONT SAINT-MICHEL,

M. DCCCVI.

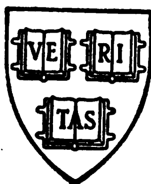
P 555



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'agriculture. Cette matiere est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches, et d'expériences. Dans toutes les parties du royaume je vois s'élever des sociétés d'agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpents de terre et des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'agriculture, comme les autres arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avoient long-temps avili; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les cultivateurs de profession, que nos cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des especes de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je leur ai entendu dire que toutes ces découvertes faites dans le cabinet souffroient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'agromanie, il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des savants: par leur secours elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracés la routine, et des ténebres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connoître celles des anciens. On sait combien l'agriculture étoit florissante et honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel


VE
RI
TAS

qui s'étoient occupés trop long-temps à les ravager pour avoir appris à les cultiver. Il falloit donc ranimer parmi les Romains leur premier amour et leur premier talent pour l'agriculture. Mécene, qui mettoit toute sa gloire à augmenter celle de son maître et de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les arts, dans les anciens gouvernements, influoient sur la politique. Réduits chez les peuples modernes à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus connoisseurs, à exciter l'envie des artistes, à faire de bas protégés et d'insolents protecteurs, ils étoient chez les anciens un ressort utile qui remuoit puissamment les esprits de la multitude; et les orateurs et les poëtes furent en quelque sorte les premiers législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnoît par-tout le dessein dans lequel il l'avoit composé, et les vues de Mécene: mais on les reconnoît sur-tout dans ses plaintes touchantes sur la décadence de l'agriculture, qu'on lit à la fin du premier livre; encore plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, et dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force et toutes les graces de la poésie pour rappeler les Romains à leur ancien amour de l'agriculture.

Virgile fut le premier, parmi les Romains, qui introduisit trois genres de poésie empruntés de trois fameux poëtes grecs, Théocrite, Hésiode, et Homere. Théocrite et Homere lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le poëme pastoral, et l'autre dans le poëme épique; mais il a laissé Hésiode bien loin derriere lui dans le poëme géorgique. Hésiode étoit plus agriculteur que poëte; il songe toujours à instruire, et rarement à plaire; jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette maniere de décrire chaque mois l'un après l'autre a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un alma-

nach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa poésie; mais ce n'est pas toujours la belle nature. Il n'est pas plus judicieux dans ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, et revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la premiere esquisse du poëme géorgique : l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, et le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le poëme de Virgile. Je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés que j'ai trouvés répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de lettres et de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage rempli d'erreurs, écrit sans méthode, et dont le fond est peu intéressant ?

1°. Je crois que ceux qui regardent les Géorgiques comme un ouvrage rempli d'erreurs en jugent moins d'après une connoissance exacte de ce poëme, que d'après sa qualité de poëme et son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un poëte, même dans une matiere sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, et sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont écrit après lui sur l'agriculture parlent de ses ouvrages. Pline le naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers poëtes avoit écrit sur l'histoire naturelle, de quel poids ne seroit pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon ! Il est vrai que Virgile n'est point entré dans les détails; il n'a embrassé que les grands principes de l'agriculture ; et comme ils sont à-peu-près les mêmes dans tous les

temps et dans tous les lieux, c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit, en second lieu, que l'antiquité de ce poëme le rend justement suspect d'erreur. Mais si on veut observer que l'agriculture étoit, après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, qu'ils se vantoient de lui devoir leur grandeur, que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé, que celui-ci étoit l'occupation de ce qu'il y avoit de plus grand et de plus éclairé; si l'on songe de plus que Virgile avoit pu recueillir les observations de plusieurs siecles, s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains; on conviendra qu'il est possible que le plus grand poëte des Romains ait bien écrit sur un art cultivé, dès les premiers temps de la république, par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages, jointes à ces présomptions, achevera d'en convaincre ceux qui pourroient en douter.

Je ne vois de répréhensible que quelques vers sur les lunaisons dans le premier livre, et quelques morceaux du quatrieme; encore dans celui-ci les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité et la partie physique, sur laquelle les anciens, faute d'instruments propres à observer, étoient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles est une tradition que Virgile adopta, sans doute, moins comme naturaliste que comme poëte, parcequ'elle amene cette belle fable d'Aristée, qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie, et dont on acheteroit volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisieme lieu, que les Géorgiques manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des anciens; et j'observe que ce préjugé

didactique; et à peine l'a-t-il pris, qu'il l'abandonne aussitôt pour une description riante. Voilà, si je ne me trompe, l'art du grand poëte, et c'est celui qui regne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées, ou plutôt moins traînantes que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie et d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction qui marque, entre ce qui précede et ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport. Cette conjonction tient peu de place: par ce moyen le style marche rapidement; point de vuide d'idées; point de liaisons froides, alongées: où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poëme comme d'un tableau; les teintes qui séparent les différentes couleurs doivent être si légeres que l'œil le plus attentif, même en appercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais, pour que les liaisons aient cette légèreté, il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement, et que, pour passer de l'une à l'autre, l'auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile: ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précede, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant; l'agrément, et l'utilité. Les poëtes doivent non seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés: par-tout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les Géorgiques réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les

temps. Rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujets plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre ame; voilà ce que présente le poëme de Virgile: il est riche comme la nature; il est inépuisable comme elle. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité, attachées à la vie champêtre; ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature: est-il rien de plus intéressant pour les ames qui conservent encore quelque sensibilité? Les anciens nous ont laissé des poëmes didactiques sur d'autres sujets. Théognis a écrit en vers sur la morale; Aratus et Lucrece sur la philosophie naturelle. Le sujet des Géorgiques me paroît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens que rarement ils fournissent au poëte ces belles descriptions, ces images vives qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, à la vérité, des objets sensibles; mais souvent elle rebute le lecteur par la sécheresse des définitions, l'ennui des discussions, et l'incertitude des systêmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination, sans cesse il parle à notre ame par nos sens; les leçons y sont en images, et les préceptes en tableaux.

La forme n'est pas moins précieuse que le fonds. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils; il parle aussi noblement de la

faux du cultivateur que de l'épée du guerrier, d'un char rustique que d'un char de triomphe; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin on peut dire que non seulement il a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé lui-même dans le style des Géorgiques; la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'auroit fait la vue de ces choses mêmes, et l'objet décrit nous auroit moins affectés que la description. Mais, de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue, si le poëte n'en corrige l'uniformité. Virgile, dans cette vue, entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrain semblable à son sol natal, il ajoute noblement,

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!

Nous recommande-t-il de profiter de la jeunesse des troupeaux pour les multiplier? il y joint cette réflexion touchante,

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les poëtes qui écrivent sur la morale embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques, Virgile, aux descriptions des objets physiques, mêle des traits de morale; mais ces traits, vu leur brièveté, étant insuffisants pour le délassement du lecteur, souvent il abandonne son sujet pour détendre et amuser notre esprit par d'heureuses digressions: car, si les épisodes sont si nécessaires, même dans le poëme épique, où le poëte est soutenu par l'intérêt d'une action importante, ils le sont bien davantage dans le didactique, pour couper la monotonie et adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile, sage même dans ses écarts, a

senti que les digressions, quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devoient point être un hors-d'œuvre dans son poëme; que les fleurs y étoient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles doivent naître du fonds du sujet, et non y être transplantées; que dans les épisodes les plus étrangers en apparence au sujet des Géorgiques, on devoit voir la campagne au moins en perspective. Voyez, à la fin du premier livre, comment, après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet, et intéresse le cultivateur au récit de ces grands évènements par ces vers admirables dans l'original:

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra * de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.

Ainsi, s'il maîtrise par tout son sujet, son sujet le domine par-tout.

Concluons que si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie et l'art du poëte, peuvent rendre un poëme intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux Géorgiques. Je sais qu'elles ne peuvent avoir l'intérêt d'un poëme dramatique; mais seroit-il raisonnable de l'exiger? Qu'il me soit permis de remarquer ici que le goût exclusif de nos auteurs pour ce genre leur inspire un dédain injuste pour les autres; et c'est un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglais, plus sensés

* L'auteur avoit mis d'abord ces deux vers:

Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

que nous, encouragent tous les genres de poésie; aussi ont-ils des poëmes agréables sur toutes sortes de sujets, et une littérature infiniment plus variée que la nôtre: mais, parmi nous, il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talents se jettent dans cette carriere. D'ailleurs on sait que le style de la tragédie n'est guere que celui de la conversation noble; le style de la comédie, celui de la conversation familiere. Notre langue, resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, et n'acquerra jamais ni richesse ni force, si, toujours emprisonnée sur la scene, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la grande et belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui, au lieu de grossir cette foule de drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des poëmes sur les travaux des arts ou sur les beautés de la nature : c'est pour notre langue un monde nouveau dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre livres des Géorgiques. Virgile, dans le premier, parle des moissons, du labourage, des instruments nécessaires aux cultivateurs, de la connoissance de la sphere, des différentes saisons où il faut semer les différents grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style, caractérisent ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César.

Dans le second, on trouve plus d'art peut-être et plus de hardiesse que dans tous les autres. Le poëte attribue à des arbres toutes les passions et les affections humaines, l'oubli, l'ignorance, le desir, l'étonnement. Le quatrieme est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci; car il est bien plus naturel de

prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés, comme les arbres. On ne peut lire, à la fin du second livre, l'éloge de la vie champêtre dont j'ai déja parlé, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer, contre le sentiment de Virgile lui-même, la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe.

Le troisieme paroît le plus travaillé de tous. Il regne une vigueur et une verve admirable dans la description du cheval et des courses de chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste, il s'est efforcé de surpasser Lucrece; et il faut avouer que si dans l'un on apperçoit mieux le physicien, dans l'autre on reconnoît bien mieux le poëte.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Enée et de Turnus, que le choc de deux essaims. Si, dans l'Enéide, il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrieme livre des Géorgiques semble être un prélude de l'Enéide : en parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçoit sur quel ton il étoit capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot, les Géorgiques de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entiere maturité.

Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de pré-

ventée par les véritables connoisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée? consultons Virgile lui-même. C'étoit son ouvrage favori, celui sur lequel il fondoit l'espoir de son immortalité. L'Enéide, malgré ses défauts, fait depuis plus de dix-sept cents ans les délices des amateurs de la poésie: cependant ce poëme, admiré des Romains, immortel comme leur gloire dont il est le plus beau trophée, qui avoit arraché à Octavie des larmes si célebres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'empereur lui-même, il vouloit le jeter au feu comme indigne de lui, malgré le foible des auteurs pour leur dernier ouvrage, tandis qu'il laissoit subsister les Géorgiques comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que s'il s'est trop défié de l'effet de son Enéide, il n'a pas trop présumé de celui des Géorgiques.

Je ne puis me dispenser de parler des poëmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modele. Le plus considérable de tous est le *Prædium rusticum* du P. Vaniere: il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture; et c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile; Virgile est plus rapide que lui. Le poëte romain est plus agréable dans des détails arides, que le poëte toulousain dans les objets les plus riants. Celui-ci explique quelquefois prosaïquement les objets les plus poétiques; l'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent mal entendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrain qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vaniere a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop admirer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campa-

gne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, et qu'il fait passer dans l'ame des lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du quatrieme livre des Géorgiques,

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore, etc.

ont fourni à Rapin l'idée de son *Poëme sur les Jardins*. Dryden prétend que cette esquisse de Virgile, que je viens de citer, vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Ce jugement me paroît injuste. Le Poëme des Jardins est plein d'agrément et de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'abbé Desfontaines: il est moins long que Vaniere; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu comme Virgile cette heureuse distribution, cette sage économie d'ornements. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie, qui est portée à un si haut point par le poëte romain, se trouve rarement dans les deux poëtes modernes; et presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son élévation. Les épisodes des Géorgiques suffisent seuls pour mettre une distance immense entre cet ouvrage et les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin, c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins; et l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur à la vue d'une abondante moisson.

Le poëme de Thomson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime: il a beaucoup de ressemblance avec ce grand poëte; il est abondant et fécond comme lui. Quelle profusion d'images! quelle magnificence d'expressions! Rien de

si frais que son Printemps, de si brûlant que son Eté, de si riche que son Automne, de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont, en général, infiniment supérieurs à ceux de Vaniere et de Rapin. Les mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitoit : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le monde entier, ont, pour ainsi dire, payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait point s'arrêter; il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir épuisée; il manque d'ordre et de transitions; il imite souvent Virgile, et l'imite mal; et c'est sur-tout dans ces morceaux que l'on sent combien le poëte latin connoissoit mieux l'art d'écrire, combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées. D'ailleurs Virgile a un but, et Thomson n'en a point : dans Virgile, le retour successif des préceptes et des digressions forme une variété piquante; dans Thomson, la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur, fatigué de cette multitude de tableaux. Quoi qu'il en soit, je conseillerois la lecture de ce poëme, non seulement aux poëtes, mais encore aux peintres, qui y trouveront par-tout les grands effets et les plus magnifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux poëmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instants de sa vie à faire de beaux vers, et le reste à faire de belles actions. Il est plein de graces, de fraîcheur, et de cette harmonie qu'on ne retrouve presque plus dans les poëtes français.

L'autre est beaucoup plus considérable. L'auteur a les grandes beautés de Thomson, et n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son poëme; c'est d'inspirer l'amour de la campagne, et des sentiments d'humanité pour ceux qui la cultivent. Mais ce qui le caractérise sur-tout, c'est d'avoir toujours placé

l'homme au milieu de ses descriptions, d'avoir su émouvoir à la fois l'imagination et le cœur : il contraste ses tableaux, varie leurs couleurs, et tous les traits qui composent chaque morceau concourent à produire un seul et même sentiment ; par-là il a évité les peintures vagues, qui sont trop fréquentes dans les Saisons anglaises. Ces différents poëmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma traduction, et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues (1), elles m'ont conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

---

(1) M. Leibnitz avoit formé le projet d'une langue universelle ; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes, qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues : mais on devroit demander plutôt comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons pour exprimer une certaine suite d'idées qui auroit pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu, par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la nature et la foule des hasards mettoient à l'identité de leur langage ; mais dès qu'ils se sont séparés, la nature a repris ses droits, le langage s'est altéré insensiblement ; et ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siecle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Do-

Chez les Romains, le peuple étoit roi; par conséquent les expressions qu'il employoit partageoient sa noblesse. Il y avoit peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir; et des expressions

---

mingue, et forma les flibustiers et les boucaniers. Étant restés vingt ans sans avoir de relations avec les Français, quoiqu'ils communiquassent entre eux, la langue qu'ils avoient tous apprise et parlée dès leur enfance se trouva tellement dénaturée, qu'il n'étoit plus guere possible de les entendre.

Non seulement les mots de la langue se sont corrompus, mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, auroit-on pu parler la même langue en Espagne et à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux, sont si différents? Joignez à cela la différence des mœurs: comment est-il possible que la langue d'un peuple ichtyophage soit la même que celle d'un peuple chasseur; celle d'un peuple chasseur, la même que celle d'un peuple pasteur; celle d'un peuple pasteur, la même que celle d'un peuple guerrier?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du midi, les organes ont toute leur souplesse: aussi les mots sont coulants, harmonieux, la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil: les mots y sont alongés, abondants: la nature ne présente que des objets riants; les mots y sont doux et flatteurs. Dans les pays du nord, l'organe est resserré par le froid: aussi la prononciation est dure, paresseuse; la nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes. Toutes les langues méridionales, composées de mots différents, ont à-peu-près le même caractere de douceur et d'harmonie: celles du nord different de même par les mots, et se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues amenera nécessairement celle du génie de ces langues. Ce qui

populaires n'auroient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs poëtes pouvoient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une multitude d'idées et d'images, qui n'étoient point ignobles, parceque le caractere de souveraineté dont le peuple étoit revêtu

---

fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison des sons; et ce qui fait son génie, c'est la différente combinaison des mots entre eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment, rapports qui peuvent varier d'une infinité de manieres, qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer de certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur foiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie; plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue varient son génie. Nous avons dit que dans telle langue il y auroit une foule de mots qui manqueroient à une autre; le genre de vie d'un peuple amene nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement: on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs especes; on aura des synonymes: on observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs on observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer le mot *lion*, et trois cents pour exprimer le mot *serpent*.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seroient doux, que les autres seroient durs: cela détermine encore le génie d'une langue. La premiere aura plus de facilité à exprimer des choses agréables et voluptueuses; la seconde, des choses horribles et sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenoit à la langue italienne; celle de l'enfer et du combat des anges ne convenoit guere qu'à la langue anglaise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation; et ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats

imprimoit un caractere de noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimoient ou qui en étoient empruntées. Parmi nous, la barriere qui sépare les grands du peuple a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et

---

du midi, l'imagination, plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une maniere plus brillante : les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque. Dans les climats moins chauds, l'imagination, plus tempérée, produira des ouvrages plus froids et plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, et on parlera moins bien; on aura plus de profondeur que de saillie; la nation produira plus de philosophes que de poëtes; et ces poëtes seront plus profonds, plus penseurs, que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples, aux Anglais, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence et une force d'imagination prodigieuses. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, et, par contre-coup, sur celui de la langue. Dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fiere et précise. Dans les monarchies, où l'on dépend d'un prince à qui on doit du respect, et de supérieurs qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté et de précision; elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique et mystérieux, et c'est là que naîtront les apologues et le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très grossiere, presque tous les verbes à l'infinitif; point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps, ou les notions purement spirituelles : enfin, le défaut d'idées amene la disette de mots.

des termes roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre ; et comme les grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases, enfin d'être long de peur d'être bas ; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la foiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentiments et les sensations : le langage des grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits des sentiments si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime foiblement, parceque ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a même dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains, pour rendre l'action de faire du bien, avoient une foule de mots : nous n'avons que depuis peu celui de *bienfaisance*. N'est-ce pas encore parcequ'à Rome c'étoit le peuple qui fixoit la langue, et que parmi nous ce sont les grands ?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyoient toujours en public, et pour ainsi dire en perspective : nous nous voyons de plus près et plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, faisoient fermenter avec violence leurs passions ; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie, les contraignent, les modifient, ou les masquent. Les grands ressorts de

l'ame, les grands éclats des passions, voilà ce qu'ils ont du peindre avec force : les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentiments, et les fibres les plus imperceptibles de l'ame ; voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse. Ils vivoient davantage dans les campagnes, et nous davantage dans les villes ; ils ont dû peindre mieux les objets physiques, et nous avons dû mieux exprimer les idées morales ; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, et nous pour tous les mouvements du cœur.

C'est sans doute ce qui a fait long-temps regarder comme étrangere à notre langue la poésie épique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard et quelques autres, imitateurs des anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithetes, dans le goût des Grecs et des Romains. Cette maniere n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'a dit, parcequ'ils ont méconnu le génie de leur langue? non, puisqu'elle n'étoit pas encore formée : mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine ce génie, c'est-à-dire celui de la nation, et l'influence des mœurs, qui, nous resserrant dans l'enceinte des villes, ont, par un ascendant invincible, détourné nos idées, et par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poëme sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en français qu'un poëme sur la morale.

Outre leur caractere général, les langues ont encore un génie particulier dépendant des mots qui la composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entre eux. A cet égard la langue française, comparée avec la langue latine, perd encore au parallele. En latin, la désinence des substantifs marque le cas et le nombre ; la désinence des verbes désigne le temps, la personne, le nombre, et le mode. Les Français ont besoin, pour décliner, des articles *de, du*, etc., *le, la*, etc. ; pour

conjuguer, des verbes auxiliaires *être* et *avoir :* quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin, pour conjuguer, des pronoms *je*, *tu*, *il*, etc. Ainsi, tandis que la langue française, embarassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement, la langue latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide et dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considere les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes sourdes, qui trompent l'oreille, amortissent les sons et interceptent l'harmonie; soit que l'on considere les mots liés entre eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti et marié les mots de la maniere la plus flatteuse pour l'oreille : au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction, donne plus rarement à l'écrivain l'occasion de faire entre les mots des alliances agréables, de varier le nombre du style et la cadence des périodes. Ajoutez que, dans une langue où l'inversion est permise, il est plus aisé de trouver non seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les regles de la poésie latine sont aussi bien plus faciles à observer que celles de la poésie française : la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poëte français par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes; d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, et sur-tout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des regles

de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des regles de la poésie latine. Dans celle-ci, le mélange marqué des syllabes breves et longues amene nécessairement le rhythme : dans la nôtre, les regles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur leur nombre arithmétique ; de sorte que des vers français peuvent être réguliers sans être nombreux, et satisfaire aux lois de la versification sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale qui, par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte agréablement l'oreille. Il est une autre sorte d'harmonie nommée *imitative*, harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple et le précepte à la fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, et que j'ai essayé de traduire :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner ?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax souleve un roc et le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde, et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau;
Le vers vole et la suit, aussi prompt que l'oiseau.

Mais, il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre. La quantité des syllabes, dont la briéveté ou la longueur précipite ou ralentit le vers, étoit déterminée chez les Latins. Nous avons aussi des breves et des longues, mais beaucoup moins marquées; notre prosodie n'est point décidée comme celle des anciens, et cette indécision laisse tout le jugement et tout le travail de l'harmonie à l'oreille et au goût du poëte.

D'ailleurs, comme je l'ai déja dit, nous avons da notre langue trop peu de sons pleins, trop d'*e* muet trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rej tés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie im tative, sont proscrits dans nos grands vers. Peut-êt aussi notre langue est-elle devenue moins favorable cette harmonie que les langues anciennes, parceq nous-mêmes y sommes moins sensibles que les ancien On sait combien ils étoient heureusement organisés cet égard. Il nous faut des sentiments pathétiques, d pensées fortes; nous voulons que le poëte aille droit notre cœur sans le secours de l'oreille: aussi n'avon nous guere que des poëmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poëtes, Ronsard, Théophile ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'i en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés d ridicule qu'on a justement attaché à certains vers im tatifs, où ces auteurs effarouchoient à la fois l'oreill tourmentoient la langue, et choquoient le bon sens

Par cette exposition des avantages que la poésie lati a sur la nôtre, on peut juger combien est difficile u traduction des Géorgiques en vers français. Cependan j'ose le dire, j'ai cru sentir plusieurs fois que ces diff cultés ne seroient pas invincibles pour un grand éc vain, s'il vouloit déroger jusqu'à traduire. Si le clima le gouvernement, les mœurs influent, comme je l' dit, sur les langues, le génie des grands écrivains n influe pas moins: c'est lui qui les domte, les plie à so gré, qui rajeunit les mots antiques, naturalise les no veaux, transporte les richesses d'une langue dans u autre, rapproche leur distance, les force, pour ain dire, à sympathiser, rend fécond l'idiôme le plus stéril rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigenc fortifie sa foiblesse, enhardit sa timidité, met à prof toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fi

la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons poëtes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, si j'ose ainsi parler, fécondée par ces grands génies, une foule d'idées, d'expressions, d'images, qu'il auroit paru impossible de transporter dans notre langue, sont déja adoptées, ou n'attendent pour l'être qu'un écrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau,

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant,

que dans celui-ci de Virgile,

« Ac primum silicis scintillam excudit Achates. »

Le mot *pavé* semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

Tu le vois * tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Dévorer un regne d'un moment, dans Corneille, *de David éteint rallumer le flambeau*, dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau et de Racine ; et nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie et le travail peuvent domter l'inflexibilité d'une langue.

---

* Louis XIV.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux, pour le prouver, que ce beau récit tant critiqué dans *Phedre*, et qu'on seroit si fâché de n'y pas trouver: Racine semble l'avoir travaillé exprès pour prouver que, dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux, et même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre poésie celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poëte latin est plus expressif que celui-ci?

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admiroit dans Homere μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων. *L'essieu crie* vaut ἔβραχε; *et se rompt*, vaut mieux assurément que φήγινος, qui est une epithete oiseuse.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ces vers,

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux;

ou dans ce beau vers de Boileau,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons, ou des mouvements.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des Géorgiques. Je crois devoir rendre compte

au public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernements, de climats, et de mœurs, tend sans cesse à augmenter celle des idiômes : les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment ; insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paroissoient éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guere que des tours, des expressions déja reçues; on jette ses idées dans des moules ordinaires, et souvent usés : lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit. Ecrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses : traduire, c'est importer en quelque façon dans sa langue, par un commerce heureux, les trésors des langues étrangeres. En un mot, les traductions sont pour un idiôme ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des Géorgiques étoit plus propre qu'aucune autre, si elle eût été entreprise par un grand poëte, à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'Enéide l'enrichiroit moins ; les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature physique, voilà ce qu'il falloit la forcer à exprimer noble-

ment; et c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse et son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers, parceque, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très infidele.

Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or l'harmonie de la prose ne sauroit représenter celle des vers. La même pensée, rendue en prose ou en vers, produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans La Bruyere et dans La Rochefoucauld autant de pensées fines et vraies que dans Boileau. Or on retiendra quarante vers de Boileau contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rhythme, et sur-tout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre, de la flexibilité, c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue, c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire; et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original.

Enfin le caractere de la prose differe trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraie la timidité de l'autre, une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur, une rapidité de marche que sa lenteur ne sauroit atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose; ce qui n'est que fort devient dur; ce qui n'est que vif devient brusque; ce qui n'est que hardi devient téméraire. Le traducteur en prose, cédant, sans s'en appercevoir, au caractere de ce genre d'écrire, remplacera la force par la foiblesse, l'expression figurée par l'expression simple, le metre par le discours

non mesuré, le charme de la difficulté vaincue par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidele au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases, le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité, qui ne sauroit compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures, fassent le mérite de la poésie.

L'abbé Desfontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose. C'est assurément le meilleur traducteur de Virgile que nous ayons. Or il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.

« Multùm adeo rastris glebas qui frangit inertes,
« Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
« Flava Ceres alto nequidquam spectat olympo:
« Et qui proscisso quæ suscitat æquore terga
« Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
« Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis. »

« Cérès, du haut de l'olympe, jette toujours un re-« gard favorable sur le laboureur attentif qui a soin de « briser avec la herse ou le rateau les mottes de son « champ; elle ne favorise pas moins celui qui, avec le « soc de sa charrue, sait croiser les sillons, et qui ne « cesse d'agiter sa terre. »

De bonne foi qui peut reconnoître Virgile dans cette prose? Où est l'harmonie, sur-tout l'harmonie imitative, qui, par des vers travaillés et un rhythme pénible, me peint si bien les efforts du laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, *glebas inertes*,

trahit crates, *exercet tellurem*, et sur-tout *imperat arvis?* Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile; mais, si j'ai été plus exact en vers que l'abbé Desfontaines en prose, j'aurai cause gagnée.

Voyez ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Ecraser sous le poids des longs rateaux qu'il traîne
Les glebes dont le soc a hérissé la plaine;
Gourmander sans relâche un terrain paresseux:
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.

« Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
« Parcendum teneris: et, dum se lætus ad auras
« Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
« Ipsa acies falcis nondum tentanda; sed uncis
« Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
« Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
« Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde;
« Antè reformidant ferrum: tum denique dura
« Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.

« Dans le temps qu'elle pousse ses premieres feuilles, « ménagez un bois si tendre; et même lorsqu'il est de- « venu plus fort, et qu'il s'est élevé plus haut, abstenez- « vous d'y toucher avec le fer: arrachez les feuilles « adroitement avec la main. Mais quand le bois est « devenu ferme et solide, et que les branches de votre « vigne commencent à embrasser l'orme, alors ne crai- « gnez point de la tailler; n'épargnez ni son bois ni son « feuillage: elle ne redoute plus le fer. »

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux, d'un côté la mélodie la plus sensible, de l'autre le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées, toutes les images hardies se sont évanouies dans la traduction,

« Prima ætas adolescit.... Dum se lætus ad auras palmes

« agit.... Laxis per purum immissus habenis.... Nondum « acies falcis tentanda.... Dura exerce imperia.... Ramos « compesce fluentes.... »

Enfin, la répétition de ces trois *tum*, qui donne au vers tant de mouvement et de vivacité.

Je demande encore pardon au lecteur de citer mes vers après ceux de Virgile; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images, que n'auroit pas fait un poëte qui auroit plus de talents que moi pour manier sa langue?

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore:
Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la seve égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'ai choisi ces deux morceaux: toute la traduction de l'abbé Desfontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du traducteur; mais on sent, en le lisant, que presque par-tout la hardiesse du poëte a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidele que lui, même en prose: mais cette fidélité sera toujours très imparfaite; et pour une image heureusement rendue, mille autres avorteront infailliblement, par l'effet de la circonspection timide nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affoiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Ho-

mere par le celebre Pope. J'ai vu des personnes très instruites de la langue grecque convenir de bonne foi que la traduction leur avoit fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile par Dryden, m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connoître Virgile que les meilleures versions en prose: c'est du moins un poëte qui traduit un poëte.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, et des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de traduction étoit une extrême infidélité. Un mot est noble en latin; le mot français qui y répond est bas: si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression latine est forte et précise; il faut en français plusieurs mots pour la rendre: si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le latin, elle est tranchante en français: vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original, ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux: l'âpreté des sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image étoit neuve dans l'auteur latin; elle est usée en français: vous rendez donc une image neuve par une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs pouvoit être agréable dans votre auteur au peuple pour lequel il écrivoit, et ne l'être pas pour vos lecteurs: vous n'êtes donc qu'étrange lorsque votre auteur est intéressant.

Que fait donc le traducteur habile? il étudie le ca

ractere des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidele ; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie ; il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux : on ne prendra donc pas, pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple, de Virgile, le style brillant, fécond et diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poëme didactique comme un poëme épique, les Géorgiques, par exemple, comme l'Enéide.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractere dépendant du fonds des idées et du mouvement du style. Les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses : le traducteur non seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs, mais en saisira, autant qu'il sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend sur-tout de la longueur ou de la brièveté des phrases. Le traducteur ne noiera pas dans de longues périodes des traits détachés qui doivent s'élancer avec vivacité; il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses qui doivent rouler avec majesté.

Il sera sur-tout fidele à l'harmonie : dans une traduction en vers, sur-tout dans une traduction de Virgile, il vaudroit mieux sacrifier quelquefois l'énergie et la justesse, que l'harmonie. Il en est de la poésie comme d'un instrument musical ; il ne suffit pas que les tons soient justes, il faut qu'ils soient mélodieux. Lorsque Virgile a dit,

« Atque metus omnes et inexorabile fatum
« Subjecit pedibus. »

en vain vous rendrez la force de cette pensée, si vous ne représentez pas la majesté de l'harmonie.

Mais c'est sur-tout l'harmonie imitative qu'il faut s'attacher à rendre. J'avoue que c'est ce qui m'a le plus coûté dans cette traduction : notre langue à cet égard a si peu de ressources ! Aussi ai-je passé quelquefois sur les regles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et qui proscrivent l'enjambement. J'en citerai quelques exemples ; c'est aux connoisseurs à me juger. Lorsque Virgile a dit,

« Et mortalia corda
« Per gentes humilis stravit pavor ; ille flagranti, etc. »

pour rendre cette suspension sublime, j'ai osé dire,

L'univers ébranlé s'épouvante.... le dieu, etc.

Lorsque Virgile, peignant un flot qui tombe, a fait ces vers admirables,

« Ad terras immane sonat per saxa, nec ipso
« Monte minor procumbit ; at ima exæstuat unda, etc. »

pour rendre la pesanteur de cette chûte, j'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle :

Soudain le mont liquide élevé dans les airs
Retombe ; un noir limon bouillonne au fond des mers.

Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif pour lequel je n'aie fait les mêmes efforts : mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative dans plusieurs vers où Virgile n'en a point mis ; car il faut être quelquefois supérieur à son original, précisément parcequ'on lui est très inférieur.

Enfin, le traducteur portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera sur-tout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force: c'est une liqueur spiritueuse qui, lorsqu'on y verse de l'eau, diminue de qualité en augmentant de quantité.

C'est sur-tout dans un ouvrage didactique, comme les Géorgiques de Virgile, que la précision est essentielle: un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son Art poétique de vers pleins de précision, et, par cette raison, faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original: sur deux mille vers et plus, ma traduction n'excede guere que de deux cent vingt; et j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à-peu-près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette; il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnoie, mais la même somme: quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmo-

nieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affoiblir son auteur dans un endroit? qu'il le fortifie dans un autre; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut; en sorte qu'il établisse par-tout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant le moins qu'il sera possible du caractere de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de son mérite.

Mais, pour traduire ainsi, il faut non seulement se remplir, comme on l'a dit souvent, de l'esprit de son poëte, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la maniere dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes; et, à cet égard, c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des Géorgiques, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé la nature plus belle qu'en lisant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable qu'en observant la nature : la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poëtes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction; je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage seroit parfait, s'il n'avoit fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour Virgile, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des Géorgiques en vers

français. On ne connoît guere celle de l'abbé de Marolles, qui traduisoit encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais, qui n'a été imprimée qu'après sa mort : on ne la lit pas plus que son Enéide. Quelque temps après celle-ci, il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînoit les noms dans ses vers satyriques. Sa traduction, dont on ne peut soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les églogues.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage, on s'est borné, pour ne pas surcharger cette édition, à ce qui étoit nécessaire pour éclaircir quelques points de mythologie et de géographie ancienne.

L. I.



Ch. Eisen Inv.   Filloeul Sculp.

Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul, Faunique, pedem, Dryadesque puellæ:
Munera vestra cano. Tuque o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, o Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix; uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum;
Dîque deæque omnes studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo dimittitis imbrem.

Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia incertum est: urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens maternâ tempora myrto:
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ

Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes;
Divinités des prés, des champs, et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, Nymphes des guérets,
Faunes, Nymphes, venez; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée (1), ami des verds bocages,
Pour qui trois cents taureaux éclatants de blancheur
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui sur le Lycée, ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant (2) qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisants, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

Et toi qu'attend le ciel, et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore?
Veux-tu, le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protege les cités, fertilise la terre:
Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain?

Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule;
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis:
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Quà locus Erigonem inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justâ plus parte relinquit:
Quidquid eris (nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem),
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Vere novo, gelidus canis cùm montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer,
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit:
Illius immensæ ruperunt horrea messes.
At priùs ignotum ferro quàm scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum;

---

* Et prélude par eux au bonheur des humains.

Le trident de Neptune est remis dans ta main;
Téthys t'offre sa fille; et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux?
Le Scorpion brûlant (3) déja loin d'Érigone
S'écarte avec respect, et fait place à ton trône.
Choisis; mais garde-toi d'accepter les enfers:
Qu'on vante l'Élysée et ses bois toujours verds;
Fiere d'un sceptre affreux, que Proserpine y regne;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commence par eux le bonheur des humains. *

QUAND la neige au printemps s'écoule des montagnes
Dès que le doux zéphire amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides?
Par les soleils brûlants, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés:
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.
Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue.
Observe le climat; connois l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset:
Hîc segetes, illic veniunt feliciùs uvæ;
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalides nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?

Continuò has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primùm
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem;
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum, primis extemplo a mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.
At, si non fuerit tellus fœcunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco:
Illîc, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hîc, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.

Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,

---

* . . . . La moisson flottera.

** Ou bien seme du blé....

Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira *;
Sur ces coteaux riants la grappe noircira :
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
Là regne un verd gazon qu'entretient la nature;
Le Tmole (4) est parfumé d'un safran précieux;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux;
L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes;
Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes;
L'Inde produit l'ivoire; et dans ses champs guerriers
L'Épire pour l'Élide exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel, sauvé (5) des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, et regle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse les sillons embrasés par ses feux;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arene,
Qu'au retour du Bouvier (6) le soc l'effleure à peine:
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité,
L'autre de quelque suc est encore humecté.
Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture;
Son sein reconnoissant te paie avec usure.
Ou seme un pur froment ** dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,

Unde priùs lætum siliquâ quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos sylvamque sonantem:
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantùm
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effœtos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Sæpè etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Multùm adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequicquam spectat olympo:
Et qui proscisso quæ suscitat æquore terga

Ou la vesce légere, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissants dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin, et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs *:
La terre toutefois, malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses;
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris:
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active
Il ouvre des chemins à la seve captive;
Soit qu'enfin, resserrant les pores trop ouverts,
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Écraser sous le poids des longs rateaux qu'il traîne

---

* Ils dessechent la terre, ils épuisent les champs.

Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ; hiberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager; nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit malè pinguis arenæ;
Deinde satis fluvium inducit, rivosque sequentes?

Et, cùm exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit: illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Cùm primùm sulcos æquant sata; quique paludis
Collectum humorem bibulâ deducit arenâ,
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans

Les glebes dont le soc a hérissé la plaine,
Gourmander sans relâche un terrain paresseux?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs et des étés humides;
L'été des sillons frais, l'hiver des champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité:
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare (7) et l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée?
Il la couvre à l'instant sous la glebe écrasée,
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux (8)
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets,

Exit, et obducto latè tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ?
Nec tamen, hæc cùm sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intyba fibris,
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit; primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Ne torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat; in medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primùm fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton:

---

* L'impure exhalaison infecte au loin les airs.

** Voulut que la misere éveillât les talents.
Nul enclos avant lui ne divisoit les plaines;

Sur-tout lorsque, gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les airs. *
Mais malgré tant de soins, malheureux que nous sommes!
Malgré les animaux qui secondent les hommes,
Tout n'est pas fait encor; crains pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomtable, et les brigands ailés (9).
Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre;
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,
Et, n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,
Voulut que l'indigence éveillât les talents. **
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre étoit de tous le commun héritage;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien.
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Par-tout de son empire exila l'indolence;
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des viperes livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines;

On jouissoit sans crainte, on moissonnoit sans peines;
Il endurcit la terre....

Tum laqueis captare feras, et fallere visco,
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus;
Atque alius latum fundâ jam verberat amnem,
Alta petens; pelagoque alius trahit humida lina:
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
(Nam primi cuneis scindebant fissile lignum):
Tum variæ venere artes. Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, cùm jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus; ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus: intereunt segetes; subit aspera sylva,
Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Quòd nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem,
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussâque famem in sylvis solabere quercu.

Dicendum et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri nec surgere messes:
Vomis, et inflexi primùm grave robur aratri,

Le caillou rend le feu recelé dans ses veines ;
La terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc déja sont sillonnés ;
Déja le nocher compte et nomme les étoiles ;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles ;
La glu trompe l'oiseau ; le crédule poisson
Tombe dans des filets ou pend à l'hameçon ;
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente ;
J'entends crier la dent de la lime mordante ;
L'acier coupe le bois que déchiroient les coins.
Tout cede aux longs travaux, et sur-tout aux besoins.
  Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux :
La rouille (10) vient ronger le fruit de nos travaux ;
La ronce naît en foule, et les épis périssent ;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent ;
Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.
  Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chasse l'avide oiseau, détruis l'ombre ennemie ;
Ou, bientôt affamé près d'un riche voisin,
Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim.
  Mais les moments sont chers ; hâte-toi de connoître
Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc ; on taille des traîneaux ;
De leurs ongles de fer on arme des rateaux ;

Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei, vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multò antè memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.

Continuò in sylvis magnâ vi flexa domatur
In burim et curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia antè jugo levis, altaque fagus,
Stivaque quæ currus a tergo torqueat imos:
Et suspensa focis exploret robora fumus.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et cretâ solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes: sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;

On entrelace en claie un arbuste docile;
Le van chasse des grains une paille inutile;
Le madrier pesant te sert à les fouler;
Et des chars au besoin seront prets à rouler:
Sans tous ces instruments il n'est point de culture.

De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir, pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour soulager ta main et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer dont le tranchant dans la terre se plonge
S'enchâsse entre deux coins d'où sa pointe s'alonge.
Aux deux côtés du soc deux larges orillons
En écartant la terre, exhaussent les sillons.
De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux orbes roulants que ta main le suspende:
Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.

Il est mille autres soins consacrés par nos peres;
Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.
D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Applanisse la terre où tu battras le blé;
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pêtrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent:
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit;

Aut oculis capti fodêre cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.
Contemplator item, cùm se nux plurima sylvis
Induet in florem, et ramos curvabit olentes:
Si superant fœtus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore:
At, si luxuriâ foliorum exuberat umbra,
Nequicquam pingues paleâ teret area culmos.
Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro priùs et nigrâ perfundere amurcâ,
Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset;
Et, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diu et multo spectata labore
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret: sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retrò sublapsa referri.
Non aliter quàm qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit; si brachia fortè remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

---

* Dans son trou tortueux le mulot se tapit;
La taupe, dont les yeux au jour s'ouvrent à peine,
Y creuse sourdement sa maison souterraine;
L'avide charanson y dévore tes grains,
Et l'avare fourmi grossit ses magasins.

** . . . . Tout tend vers son déclin.

n trou tortueux la taupe se tapit * ;
ınt les besoins de la triste vieillesse,
mi diligente y butine sans cesse;
anson dévore un vaste amas de grains;
ılot remplit ses greniers souterrains.
·être voudrois-tu dès la saison de Flore
· ce que pour toi l'été va faire éclore ?
e l'amandier reverdir tous les ans,
·ber en festons ses rameaux odorants:
:-t-il en fleurs ? par des chaleurs ardentes
il mûrira des moissons abondantes :
euilles sans fruit surchargent ses rameaux,
ı ne battra que de vains chalumeaux.
égumes souvent l'enveloppe infidele
e la maigreur des fruits qu'elle recele.
u'ils soient mieux nourris, et pour rendre le grain
ompt à s'amollir en bouillant dans l'airain,
dans le marc d'huile et dans une eau nitrée
ıper la semence avec soin préparée :
e infructueux! inutiles secrets!
ins les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
·rent enfin, si l'homme avec prudence
·s ans ne choisit la plus belle semence.
l'arrêt du sort: tout marche à son déclin **.
; voir un nocher qui, la rame à la main,
·ontre les flots, et les fend avec peine ;
d-il ses efforts ? l'onde roule et l'entraîne.

Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis,
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quàm quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
Exercete, viri, tauros, serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem;
Nec non et lini segetem, et Cereale papaver,
Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum siccâ tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit cùm cornibus annum
Taurus, et averso cedens Canis occidit astro.
At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;

---

* Il faut savoir aussi d'un regard curieux,
Pour cultiver la terre, interroger les cieux,
Leurs signes ne sont pas moins utiles au monde
Pour sillonner les champs, que pour voguer sur l'onde.

** Quand la Balance enfin, recevant le soleil,
Egale au jour la nuit, le travail au sommeil,
Jusqu'aux jours où l'hiver, qui suspend tes ouvrages,
Inonde les vallons de ses derniers orages,
De tes taureaux nerveux....

Il faut savoir encore interroger les cieux *.
L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon lumineux,
Sont pour le laboureur d'aussi fideles guides
Que pour l'adroit nocher qui, sur des mers perfides,
Implorant son pays, la terre, et le repos,
Du détroit de Léandre ose affronter les flots.
Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance **
Du travail, du repos, du bruit, et du silence,
Rendra l'empire égal, et du trône des airs
Entre l'ombre et le jour suspendra l'univers,
Avant que des vents froids le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre :
De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs;
Seme l'orge, le lin, les pavots nourrissants;
Ne quitte point le soc : hâte-toi; les tempêtes
Vont verser les torrents suspendus sur nos têtes.
Sitôt que dans nos champs Zéphire est de retour,
On y seme la feve ; et quand l'astre du jour (11),
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carriere,
Engloutit Sirius (12) dans des flots de lumiere,
Les sillons amollis reçoivent les sainfoins,
Et le millet doré (13) redemande tes soins.
Préferes-tu des blés dont les gerbes flottantes
Roulent au gré des vents leurs ondes jaunissantes?
Attends jusqu'au lever (14) de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor :
Mais la terre à regret reçoit cette semence,

Antè tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quàm sulcis committas semina, quàmque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maïæ cœpere: sed illos
Expectata seges vanis elusit aristis.
Si verò viciamque seres vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes:
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.
Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni:
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divûm, via secta per ambas,
Obliquus quà se signorum verteret ordo.
Mundus ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis: at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.
Maximus hìc flexu sinuoso elabitur Anguis

---

* Deux autres, s'écartant d'une égale distance,
Siege de noirs frimas, bornent ce globe immense;

Et de maigres épis trompent leur espérance.
La faisole à tes soins a-t-elle quelque part?
Jusqu'à l'humble lentille abaisses-tu ton art?
Attends que dans les cieux (15) disparoisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où regne la froidure.

Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil, ame du monde, océan de lumiere,
Douze astres différents partagent ta carriere.
Cinq zones (16) de l'olympe embrassent le contour:
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure *,
Des deux poles glacés ont formé la ceinture:
Mais, entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Le globe vers le nord (17) hérissé de frimas
S'éleve, et redescend vers les brûlants climats.
Notre pole des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abyme.
Calisto (18), dont le char craint les flots de Téthys,

Mais, entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et terminent l'espace où la ligne écliptique
S'étend obliquement jusqu'au double tropique.

Circùm ; perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos oceani metuentes æquore tingi :
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper et obtentâ densantur nocte tenebræ ;
Aut redit a nobis Aurora, diemque reducit ;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
  Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat ; quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam sylvis evertere pinum.
Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quattuor annum.
  Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur : durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem ; cavat arbore lintres ;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis :
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti :
Nunc facilis rubeâ texatur fiscina virgâ ;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
  Quippe etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt : rivos deducere nulla

---

* Plusieurs font à loisir, durant les jours d'orage,

ers les glaces du nord brille auprès de son fils;
e Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
e pole du midi, noir séjour du Silence,
'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit:
eut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
t lorsque ses coursiers nous soufflent la lumiere,
our eux l'obscure nuit commence sa carriere.
Le globe ainsi connu t'annonce les saisons;
uand il faut ou semer, ou couper les moissons,
battre le sapin destiné pour Neptune,
ux infideles mers confier sa fortune:
t ce n'est pas en vain que ces astres brillants
n quatre temps égaux nous partagent les ans.
Plusieurs font à loisir, retenus par l'orage *,
e qu'il faudroit hâter sous un ciel sans nuage:
s aiguisent leur soc, ils comptent leurs boisseaux;
reusent une nacelle, ou marquent leurs troupeaux;
réparent des liens à leurs vignes naissantes;
aillent des pieus aigus, des fourches menaçantes;
a meule met en poudre ou le feu cuit leurs grains,
t le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.
Les fêtes même, il est un travail légitime:
e peut-on pas alors sans scrupule et sans crime
endre un piege aux oiseaux, embraser des buissons,

Ce qui des jours sereins déroberoit l'usage:
Ils aiguisent leur soc....

Relligio vetuit, segeti prætendere sæpem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri:
Sæpè oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis; lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.

Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres:
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.

Septima post decimam felix et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere: nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelidâ meliùs se nocte dedêre,
Aut cùm sole novo terras irrorat Eous:

---

* Trois fois le roi des dieux d'un trait les renversa.

'un mur tissu d'épine entourer ses moissons,
u rafraîchir ses prés que la chaleur altere,
u baigner ses brebis dans une eau salutaire?
'est dans ces mêmes jours, que, libre de travaux,
hacun porte aux cités les présents des hameaux;
t, rapportant chez soi les tributs de la ville,
resse les pas tardifs de son âne indocile.
La lune apprend aussi, dans son cours inégal,
uel jour à tes travaux est propice ou fatal.
e cinquieme est funeste; en ce jour de colere
aquirent Érinnys, Tisiphone, Mégere,
t vous, fameux Titans, géants audacieux,
ue la Terre enfanta pour attaquer les cieux:
rois fois, roulant des monts arrachés des campagnes,
eur audace entassa montagnes sur montagnes,
ssa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
rois fois, le foudre en main, le dieu les renversa *.
Au dixieme croissant de la lune nouvelle,
n peut du fier taureau domter le front rebelle,
lanter la jeune vigne, ou d'une agile main
romener la navette errante sur le lin.
ne clarté plus pure embellit le neuvieme:
e brigand le redoute, et le voyageur l'aime.
hacun a son emploi; mais, dans ce choix du temps,
insi que d'heureux jours il est d'heureux instants.
aut-il couper le chaume? on le coupe sans peine
uand la nuit l'a mouillé de son humide haleine:

Nocte leves stipulæ meliùs, nocte arida prata,
Tondentur; noctes lentus non deficit humor.

Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto:
Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.
At rubicunda ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus: hiems ignava colono.
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ cùm jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.

Sed tamen et quernas glandes tum stringere tem
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tum gruibus pedicas, et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores, tum figere damas
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
Cùm nix alta jacet, glaciem cùm flumina trudunt.

Quid tempestates autumni et sidera dicam?

ır dépouiller les prés, attends que sur les fleurs
.urore en souriant ait répandu ses pleurs.
'lusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,
llent à la lueur d'une lampe rustique:
ır compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
ıtôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux,
ıtôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
:harme par ses chants la longueur de la veille.
is c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,
'au tranchant de la faux on livre la moisson,
e sur l'épi doré le fléau se déploie.
nne aux soins les beaux jours, et l'hiver à la joie.
iver, tel qu'un nocher qui plein d'un doux transport
ıronne ses vaisseaux triomphants dans le port,
ınquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
eureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes:
ır lui ces tristes jours rappellent la gaîté;
'applaudit l'hiver des travaux de l'été.
Alors même sa main n'est pas toujours oisive;
l'arbre de Pallas il recueille l'olive;
myrte de Vénus lui cede un fruit sanglant,
le laurier sa graine, et les chênes leur gland.
s flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige?
tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piege,
ı presse un lievre agile, ou, la fronde a la main,
it siffler un caillou qui terrasse le daim.
D'autres temps, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres

Atque ubi jam breviorque dies et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris, vel cùm ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis cùm messis inhorruit, et cùm
Frumenta in viridi stipula lactentia turgent?

Sæpe ego, cùm flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prœlia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublimè expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.

Sæpè etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris *
Collectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,
Et pluviâ ingenti sata læta boumque labores
Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse pater, media nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ, et mortalia corda

---

*Le ciel fond sur la terre, et....

** . . . . le dieu
De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu,
L'air vomit tous ses flots, tous les vents se confondent;
La rive, etc.

'automne orageux nous exposent les astres,
nd les jours sont moins longs, les soleils moins ardent;
juels torrents affreux épanche le printemps,
nd le blé d'épis verds a hérissé les plaines,
es flots d'un lait pur déja gonfle ses veines?
'été même, à l'instant qu'on lioit en faisceaux
épis jaunissants qui tombent sous la faux,
vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
aciner les blés, se disputer les gerbes,
roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
ever, disperser les trésors des sillons.
'antôt un vaste amas d'effroyables nuages,
s ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
eve, s'épaissit, se déchire, et soudain
pluie à flots pressés s'échappe de son sein;
ciel descend en eaux, et couche sur les plaines *
riantes moissons, vains fruits de tant de peines;
fossés sont remplis; les fleuves débordés
ilent en mugissant dans les champs inondés;
torrents bondissants précipitent leur onde,
les mers en courroux le noir abyme gronde.
is cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
roi des dieux s'assied sur le trône des airs:
terre tremble au loin sous son maître qui tonne:
animaux ont fui; l'homme éperdu frissonne;
nivers ébranlé (19) s'épouvante.... le dieu **,
n bras étincelant dardant un trait de feu,

Per gentes humilis stravit pavor: ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit; ingeminant austri, et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora, plangunt.

Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quò stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.
In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno:
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina,
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,
Cui tu lacte favos et miti dilue baccho;
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta: neque antè
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quàm Cereri, tortâ redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.

Atque hæc ut certis possimus discere signis,
AEstusque pluviasque et agentes frigora ventos,
Ipse Pater statuit quid menstrua luna moneret,

De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants:
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements;
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent;
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.
Pour prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux;
Suis dans son cours errant le messager des dieux;
Observe si Saturne est d'un heureux présage:
Sur-tout aux dieux des champs présente un pur hommage.
Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil,
Lorsque l'air est plus doux, l'horizon plus vermeil,
Les vins plus délicats, les victimes plus belles,
Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles;
Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin, et du lait, et du miel:
Trois fois autour des blés on conduit la victime;
Et trois fois, enivré d'une joie unanime,
Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérès;
Même avant que le fer dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et couronné de chêne
Chacun d'un pied pesant frappe gaîment la plaine.
Si ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours,
La lune de l'orage annonce au moins le cours;
Et le berger connoît par d'assurés présages
Quand il doit éviter les lointains pâturages.

Quo signo caderent austri, quid sæpè vi
Agricolæ propiùs stabulis armenta tener
Continuò, ventis surgentibus, aut freta
Incipiunt agitata tumescere, et aridus al
Montibus audiri fragor, aut resonantia l
Littora misceri, et nemorum increbresc
Jam sibi tum curvis malè temperat unda
Cùm medio celeres revolant ex æquore n
Clamoremque ferunt ad littora; cùmque
In sicco ludunt fulicæ; notasque palude
Deserit atque altam supra volat ardea nu
  Sæpè etiam stellas, vento impendente
Præcipites cœlo labi, noctisque per um
Flammarum longos à tergo albescere tra
Sæpè levem paleam et frondes volitare c
Aut summa nantes in aqua colludere plu
At Boreæ de parte trucis cùm fulminat,
Eurique Zephyrique tonat domus; omn
Rura natant fossis, atque omnis navita p
Humida vela legit. Numquam impruden
Obfuit: aut illum surgentem vallibus in

---

* Soudain l'onde en grondant s'enfle dans ses
Un bruit impétueux roule du haut des mont
D'un mugissement sourd la rive au loin réso
Et des bois murmurants le feuillage frissonn
Que je plains les nochers quand je vois dan

Au premier sifflement des vents tumultueux *,
Tantôt au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulevent en grondant et balancent leurs ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde, ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts,
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues!
Quelquefois, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits, qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres:
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord, de l'Eure et de Zéphyre
Si la foudre en éclat ébranle au loin l'empire,
Alors, ô laboureur, crains les torrents des cieux;
Nochers, ployez la voile, et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages;

Les plongeons à grands cris quitter le sein des mers,
Les sarcelles courir sur les sables arides,
Le héron s'élancer de ses marais humides!

Aëriæ fugêre grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo;
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam;
Sæpiùs et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; et bibit ingens
Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.

Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circun
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in unc
Et studio incassum videas gestire lavandi.

Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voc
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
Ne nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hiemem, testâ cùm ardente viderent
Scintillare oleum et putres concrescere fungos.

Ne minùs ex imbri soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis:

Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages :
Déja l'arc éclatant qu'Iris (20) trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer ;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées ;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage ;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.

Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries ;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrents suspendus dans les airs.

Seule errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la meche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

Mais la sérénité reparoît à son tour :
Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour ;

Nam neque tum stellis acies obtusa videtur;
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna;
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri;
Non tepidum ad solem pennas in littore pandunt
Dilectæ Tethydi alcyones; non ore solutos
Immundi meminêre sues jactare maniplos.
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt;
Solis et occasum servans de culmine summo
Nequidquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aëra Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo;
Quàcumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras
Insequitur Nisus; quà se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces*
Aut quater ingeminant; et sæpè cubilibus altis,
Nescio quâ præter solitum dulcedine læti,
Inter se in foliis strepitant; juvat, imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major:

---

*Les corbeaux même, instruits de la fin de l'orage,
Folâtrent à l'envi parmi l'épais feuillage;
Et, d'un gosier moins rauque annonçant les beaux jours,
Vont revoir dans leur nid le fruit de leurs amours.

Des astres plus brillants ont peuplé l'hémisphere ;
La lune sur son char le dispute à son frere ;
On ne voit plus dans l'air des nuages errants
Flotter comme la laine éparse au gré des vents ;
Ni l'oiseau de Téthys (21) sur l'humide rivage
Aux rayons du soleil étaler son plumage ;
Ni ces vils animaux dans la fange engraissés,
Délier des épis les faisceaux dispersés.
Enfin l'air s'éclaircit ; du sommet des montagnes
Le brouillard affaissé descend dans les campagnes ;
Et le triste hibou, le soir au haut des toits,
En longs gémissements ne traîne plus sa voix.
Tantôt l'affreux Nisus (22), avide de vengeance,
Sur sa fille à grand bruit du haut des cieux s'élance ;
Scylla vole et fend l'air ; Nisus vole et la suit ;
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.
Même les noirs corbeaux, bannissant la tristesse †,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'alégresse,
Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté ;
Souvent au haut de l'arbre où flotte leur cité
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage ;
Une douceur secrete attendrit leur ramage :
Ils aiment à revoir, depuis long-temps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur famille, et leurs nids.
Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle :
L'instinct seul les éclaire ; et lorsque ces vapeurs

Verùm, ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et juppiter uvidus austris
Densat, erant quæ rara modò, et quæ densa rela
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.

Si verò solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, numquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna revertentes cùm primùm colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aëra cornu,
Maximus agricolis pelagoque parabitur imber:
At, si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe:
Sin ortu in quarto (namque is certissimus aucto
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit,
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebun
Votaque servati solvent in littore nautæ
Glauco et Panopeæ et Inoo Melicertæ.

Sol quoque, et exoriens, et cùm se condet in
Signa dabit: solem certissima signa sequuntur,
Et quæ manè refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum

ι naissent tour-à-tour le froid et les chaleurs,
les vents inconstants lorsque l'humide haleine
ιge pour nous des cieux l'influence incertaine,
ètres animés changent avec le temps :
i, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps;
i l'agneau bondit sur le naissant herbage,
ιéme le corbeau pousse un cri moins sauvage.
ais, malgré ces leçons, crains-tu d'être séduit
le perfide éclat d'une brillante nuit?
ιoleil, de sa sœur, observe la carriere.
nd la jeune Phœbé rassemble sa lumiere,
ιn croissant terni s'émousse dans les airs,
ιluie alors menace et la terre et les mers.
fard de la pudeur peint-elle son visage?
vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.
ιuatrieme jour (cet augure est certain)
ιn arc est brillant, si son front est serein,
ant le mois entier que ce beau jour amene,
iel sera sans eau, l'aquilon sans haleine,
ιéan sans tempête; et les nochers heureux
ιtôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.
e soleil à son tour t'instruit, soit dès l'aurore,
lorsque de ses feux l'occident se colore.
de taches semé, sous un voile ennemi,
disque renaissant se dérobe à demi,
ns les vents pluvieux; leurs humides haleines
ιacent tes troupeaux, tes vergers, et tes plaines.

Conditus in nubem, medioque refugerit or
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab a
Arboribusque satisque Notus pecorique sinis
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! malè tum mites defendet pampinus uvas,
Tam multa in tectis crepitans salit horrida gran
Hoc etiam, emenso cùm jam decedet olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpè videmus
Ipsius in vultu varios errare colores:
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere: non illâ quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.
At si, cùm referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit; frustra terrebere nimbis,
Et claro sylvas cernes aquilone moveri.
Denique, quid Vesper serus vehat, unde serenas

---

* Si le soleil, noirci d'une vapeur grossiere,
Disperse foiblement quelques traits de lumiere,
Hélas! le pampre verd protege en vain son fruit;
La grêle affreuse tombe, et l'écrase à grand bruit.
Sur-tout sois attentif, lorsqu'aux bornes du monde
Cet astre fatigué va reposer dans l'onde:

Si de son lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs,
Sortir languissamment sans force et sans couleurs;
Si Phébus, à travers une vapeur grossiere *
Dispersant foiblement quelques traits de lumiere,
Semble luire à regret, de leurs feuillages verds
Les raisins colorés vainement sont couverts;
Sous les grains bondissants dont les toits retentissent
La grêle écrase, hélas! les grappes qui mûrissent.
Sur-tout sois attentif, lorsqu'achevant leur tour
Ses coursiers dans la mer vont éteindre le jour;
Du pourpre, de l'azur, les couleurs différentes
Souvent marquent son front de leurs taches errantes:
Saisis de ces vapeurs le spectacle mouvant;
L'azur marque la pluie, et le pourpre le vent:
Si le pourpre et l'azur colorent son visage,
De la pluie et des vents redoute le ravage:
Je n'irai point alors sur de frêles vaisseaux
Dans l'horreur de la nuit m'égarer sur les eaux.
Mais lorsqu'il recommence et finit sa carriere,
S'il brille tout entier d'une pure lumiere,
Sois sans crainte, vainqueur des humides Autans,
L'Aquilon va chasser les nuages flottants.
Ainsi ce dieu puissant, dans sa marche féconde,
Tandis que de ses feux il ranime le monde,

Souvent il peint son front de nuages mouvants;
L'azur marque la pluie, et le pourpre les vents.

Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque et operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt secula noctem:
Tempore quamquam illo tellus quoque et æquora ponti,
Obscœnique canes, importunæque volucres,
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus AEtnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes;
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant:
Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ

---

* Lorsque le grand César eut terminé sa vie,
Tu partageas le deuil de ma triste patrie.

Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux,
Lui prédit les beaux jours, et les jours pluvieux.
Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abyme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misere *,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumiere ;
Tu refusas le jour à ce siecle pervers ;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux ; le ciel, la terre, et l'onde,
Les hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitoient ;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs :
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculerent,
Et, pour comble d'effroi.... les animaux parlerent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grands bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,

Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non aliàs cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec duri toties arsere cometæ.
  Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterùm vidêre Philippi;
Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
  Scilicet et tempus veniet cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
  Dî patriæ indigetes, et Romule, Vestaque mater
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumpho
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orl
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro

---

* Sans cesse l'éclair brille et le tonnerre gronde.

** Deux fois le ciel voulut....

*** Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs ;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde *,
Et la comete en feux vient effrayer le monde,
Aussi la Macédoine (23) a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines **
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille *** :
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.
O pere des Romains, fils du dieu des batailles !
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta, dieux paternels, ô dieux de mon pays !
Ah ! du moins que César rassemble nos débris !
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas ! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois, la terre sans culture ;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge les dards des armes de Cérès.

Dignus honos, squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem:
Hinc movet Euphrates, illinc Germania, bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe:
Ut, cùm carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

FINIS LIBRI PRIMI.

Ici le Rhin se trouble (24), et là mugit l'Euphrate;
Par-tout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés dans la barriere
D'impétueux coursiers volent dans la carriere,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein. *

---

* Leur rebelle fureur ne connoît plus de frein.

FIN DU LIVRE PREMIER.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

(1) Vous, jeune dieu de Cée, ami des verds bocages.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrene, révéré particulièrement des bergers, auxquels il enseigna l'art de recueillir le miel.

(2) Vieillard qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant qui le premier sillonnas les guérets.

Il s'agit, dans le premier vers, de Sylvain, par qui le jeune Cyparisse fut changé en cyprès; dans le second, de Triptolême selon les uns, et d'Osiris suivant les autres.

(3) Le Scorpion brûlant, déja loin d'Érigone....

Érigone est le même signe que la Vierge. Les Égyptiens et les Chaldéens, créateurs de l'astronomie, différoient sur le nombre des signes du zodiaque. Les premiers en comptoient douze, et les autres onze. Virgile s'autorise de cette diversité d'opinions entre les anciens astronomes, et substitue Auguste à la Balance, entre la Vierge et le Scorpion qui se resserre pour lui. Il peut

y avoir aussi deux allusions dans ces vers. Auguste étoit né sous le signe de la Balance, et ce signe est l'emblême de la justice.

(4) Le Tmole est parfumé d'un safran précieux.

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin et en safran.

(5) Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses....

On peut lire dans Ovide l'histoire de Deucalion et de Pyrrha.

(6) Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine.

L'Arcture ou le Bouvier, du temps de Columelle et de Pline, se levoit pour les Athéniens avec le soleil quand il étoit dans le douzieme degré un tiers de la Vierge, et pour les Romains trois jours plutôt, quand le soleil étoit dans le neuvieme degré un quart de la Vierge, l'équinoxe d'automne commençant alors le 24 ou le 25 septembre.

(7) Et le riche Gargare et l'heureuse Mysie....

La Mysie est une partie de l'Asie mineure; il y a dans cette province une montagne et une ville appelées *Gargare.* Comme les peuples de ce pays devoient moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du

sol, Virgile a dit très bien, *Ipsa suas mirántur Gargara messes.*

(8) Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux...

Ceci ne se pratique point en France, et n'est plus guere en usage en Italie que pour les jardins.

(9) . . . . Et les brigands ailés....

Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons: on en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la Campanie, que Virgile avoit principalement en vue en composant ses Géorgiques. A l'égard des grues, on sait qu'elles habitoient en foule les bords du Strymon, fleuve de la Thrace.

(10) La rouille vient ronger le fruit de nos travaux.

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très sujet.

(11) . . . . Et quand l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carriere....

C'est par le Belier que commence l'année astronomique; mais, comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein, et que c'est l'étymologie d'*aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 22 d'avril.

(12) Engloutit Sirius dans des flots de lumiere.

Il y a dans le texte *averso cedens Canis occidit astro.* e vers a exercé les plus savants commentateurs : je le rois le plus inintelligible de toutes les Géorgiques. J'ai iivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, ui m'a paru la plus naturelle.

(13) Et le millet doré redemande tes soins.

Il y a dans le texte *milio venit annua cura.* Le sainin, dont nous venons de parler, dure plusieurs anées ; le millet, au contraire, veut être semé tous les ns.

(14) Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor.

Il y a dans le texte :

Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur.

ar le mot *Eoæ* Virgile entend le coucher des Pléiades ı matin, c'est-à-dire quand les Pléiades descendent ous l'horizon au couchant, en même temps que le leil paroît sur l'horizon à l'orient. Columelle, en expliiant ce passage de Virgile, nous apprend que cela arriit au neuvieme jour des calendes d'octobre
Par cet autre vers,

Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,

rgile entend, selon tous les commentateurs, le

lever héliaque de la Couronne d'Ariane, qui se fait lorsque cette constellation, éclipsée auparavant par les rayons du soleil, commence à s'en dégager et à paroître à l'orient avant le lever du soleil : c'étoit, selon Columelle, le 13 ou le 14 d'octobre. Cette interprétation me paroît suspecte à cause du mot *decedere*, qui par-tout marque le coucher d'un astre : il y en a une foule d'exemples. En général, tout ce morceau sur l'astronomie est encore plus obscur que poétique.

(15) Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture.

L'Arcture ou le Bouvier (*Bootes*) se couche, selon Columelle, le 21 d'octobre.

(16) Cinq zones de l'olympe embrassent le contour.

Sous la zone torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux tropiques. Les anciens la croyoient inhabitable à cause de son excessive chaleur; mais on a découvert depuis qu'elle étoit habitée par un grand nombre de nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique méridionale. Sous les deux zones glaciales sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires: au nord sont la Nouvelle-Zemble, la Lapponie, le Groënland; au midi, des pays qui sont encore sans nom et où l'on n'a fait encore aucune découverte : sous les zones tempérées sont les parties du globe renfermées entre les

tropiques et les cercles polaires. La zone tempérée, qui est entre le cercle arctique et le tropique du Cancer, contient la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, une partie de l'Afrique, et presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle antarctique et le tropique du Capricorne contient une partie de l'Amérique méridionale.

(17) Le globe, vers le nord hérissé de frimas,
S'éleve, et redescend vers les brûlants climats.

Virgile parle ici des poles, et de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

(18) Calysto, dont le char craint les flots de Téthys....

C'est une maniere poétique d'exprimer que l'Ourse est toujours sur l'horizon.

(19) L'univers ébranlé s'épouvante.... le dieu....

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on sent l'effet de cette cadence suspendue. J'ai osé passer, pour la rendre, sur la regle de l'hémistiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont permises.

(20) Déja l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer.

Les anciens croyoient que l'arc-en-ciel pompoit les eaux de la mer.

(21) Ni l'oiseau de Téthys....

L'alcyon. On peut lire dans les Métamorphoses d'Ovide celle d'Alcyon et de Ceyx.

(22) Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance....

Nisus avoit un cheveu couleur de pourpre dont dépendoit le sort de ses états. Scylla sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeoit Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le pere, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

(23) Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs.

Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes, livrées dans deux endroits différents qui portoient le même nom; la premiere à Philippes, près de Pharsale en Thessalie; la seconde près d'une autre Philippes sur les confins de la Thrace.

(24) Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate.

Cet endroit des Géorgiques semble avoir été écrit dans le temps qu'Auguste et Antoine rassembloient leurs forces pour cette guerre dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine et de Cléopâtre au promontoire d'Ac-

n. Antoine tiroit ses forces de la partie orientale de
ıpire; c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate:
ruste tiroit les siennes de la partie septentrionale;
t ce qu'exprime *Germania.*

FIN DES NOTES DU LIVRE PREMIER.

[redacted]

LIBER SECUNDUS.

HACTENUS arvorum cultus et sidera cœli :
Nunc te, Bacche, canam, nec non sylvestria tec
Virgulta, et prolem tardè crescentis olivæ,
Huc, pater ô Lenæe; (tuis hîc omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris);
Huc, pater o Lenæe, veni, nudataque musto
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.

Tuque ades, *inceptumque unà decurre labor
O decus, o famæ meritò pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum
Ferrea vox. Ades, et primi lege littoris oram;
In manibus terræ : non hîc te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.

Principio, arboribus varia est natura creandis :

---

* Viens, Bacchus, tout ici célèbre tes louanges :
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verds,
L'ambre de tes raisins embaume au loin les airs.



LIVRE SECOND.

ɪ chanté les guérets et le cours des saisons:
rez à votre tour l'objet de mes leçons,
ux vergers, sombres bois, et vous, riches vendanges.
ns, tout répete ici ton nom et tes louanges;
ns, Bacchus: de tes dons ces coteaux sont couverts *;
utomne a sur son front tressé tes pampres verds;
léja sur les bords de la cuve fumante
eve en bouillonnant la vendange écumante;
cends de tes coteaux, mets bas ton brodequin,
rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.
t toi, de qui la main vint m'ouvrir la barriere,
ne, soutiens-moi dans ma longue carriere.
d'autres de la fable empruntent les atours;
leur muse s'égare en de vagues détours:
rai seul est mon but, et toi seul es mon guide.
la fleur des objets glissons d'un pas rapide:
r tout approfondir, tout peindre dans mes vers,
ature est trop vaste, et tes moments trop chers
es arbres, de la terre agréable parure **,

---

e tant d'arbres divers, les uns, nés sans culture,
ouvrent au loin les champs, bordent une onde pure;
els sont l'humble genêt, le pâle peuplier,
le saule verdâtre, et le pliant osier.

Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte suâ veniunt, camposque et flumina latè
Curva tenent; ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, et glaucâ canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine; ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
AEsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissima sylva;
Ut cerasis, ulmisque; etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
Hos natura modos primùm dedit; his genus omne
Sylvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse viâ sibi repperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum
Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo,

---

* Et le chêne, qui rend les oracles des dieux.
Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre:
L'ormeau voit ses enfants s'élever sous son ombre;
Des forêts d'arbrisseaux naissent du cerisier;
Et du tronc maternel sort le jeune laurier.
Telles furent d'abord les lois de la nature:
Bientôt l'expérience étendit la culture;
Et l'art industrieux, par d'utiles secrets,
Enrichit les vergers et peupla les forêts.
Là, ce jeune arbrisseau qu'on arrache à son pere
Va recevoir ailleurs une seve étrangere.

ıt diversement des mains de la nature:
ıs, sans implorer des soins infructueux,
es champs, sur les bords des fleuves tortueux,
nt indépendants de l'industrie humaine:
e souple osier se reproduit sans peine;
ɔnt l'humble genêt, les saules demi-verds,
blancs peupliers balancés dans les airs.
ıtres furent semés; ainsi croissent l'yeuse,
double des bois l'horreur religieuse,
ıtaigner couvert de ses fruits épineux,
:hêne à Dodone interprete des dieux. *
sieurs sont entourés de rejetons sans nombre:
le cerisier aime à voir sous son ombre
er ses enfants; ainsi ces vieux ormeaux
ur jeune famille étendent leurs rameaux;
me le laurier, que le Pinde révere,
on front timide à l'abri de son pere.
s, sans les soins de l'art, d'elle-même autrefois
ture enfanta les vergers et les bois,
humbles taillis, et les forêts sacrées.
s, l'art, se frayant des routes ignorées,
s moyens nouveaux créa de nouveaux plants:
un arbre fécond les rejetons naissants,
tranchant acier séparés de leur pere,
ecevoir ailleurs une seve étrangere;
s souches d'arbre, ou des rameaux fendus,
pieux aiguisés, à nos champs sont rendus:

Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos:
Sylvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, et viva suâ plantaria terrâ:
Nil radicis egent aliæ; summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen:
Quin et caudicibus sectis (mirabile dictu!)
Truditur e sicco radix oleagina ligno;
Et sæpè alterius ramos impunè videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pirum, et prunis lapidosa rubescere corna.

Quare agite, o, proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ: juvat Ismara baccho
Conserere, atque oleâ magnum vestire Taburnum.

Sponte suâ quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcunda quidem, sed læta et fortia surgunt:
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint sylvestrem animum, cultuque frequenti,
In quascumque voces artes, haud tarda sequentur.

Nec non et sterilis quæ stirpibus exit ab imis
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros:
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fœtus, uruntque ferentem.

-ci courbe en arc la branche obéissante,
ns le sol natal l'ensevelit vivante;
utre émonde un arbre, et plante ses rameaux,
lans son champ surpris deviennent arbrisseaux.
ride olivier, surpassant ces prodiges,
éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
ımeaux étrangers un arbre s'embellit,
fruit qu'il ignoroit son tronc s'enorgueillit;
oirier sur son front voit des pommes éclore,
ır le cornouiller la prune se colore.
›nnois donc chaque espece, et soigne sa beauté *;
ı fruit sauvage encore adoucis l'âpreté:
t d'arbres négligés, point de terres oisives;
vrons de pampre Ismare (1), et Taburne d'olives.
'arbre né de lui-même étale fièrement
es rameaux pompeux le stérile ornement;
ature se plut à parer son ouvrage:
ı qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage,
ṷu'il soit transplanté dans un sol plus heureux,
ıté par la culture, il comblera tes vœux.
els encor, si tu veux les ranger dans la plaine,
foibles rejetons paieront un jour ta peine;
l'ombre de leur pere étouffés aujourd'hui,
iles avortons, ils languissent sous lui.

---

nnois donc chaque plant, et quel soin lui convient,
que peut la nature, et ce que l'art obtient.

Jam quæ seminibus jactis se sustulit arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram;
Pomaque degenerant, succos oblita priores,
Et turpes, avibus prædam, fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multâ mercede domandæ.

Sed truncis oleæ meliùs, propagine vites,
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus;
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens
Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes; etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes;
Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
Flore piri; glandemque sues fregere sub ulmis.

Nec modus inserere, atque oculos imponere, sit
Nam quà se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc aliena ex arbore germen

* La grappe des oiseaux est la vile pâture.

rbre qu'on a semé, croissant pour un autre âge,
derniers neveux réserve son ombrage;
e même enfante un fruit décoloré;
ımmier méconnoît son suc dénaturé;
appe est des oiseaux la honteuse pâture *.
ces arbres enfin ont besoin de culture;
:ous soient transplantés, rangés dans les sillons,
.'à force de soins on achete leurs dons.
is chacun d'eux exige un art qu'il faut connoître:
onçons enfouis l'olivier veut renaître;
rameau sort un myrte agréable à Vénus;
ceps provignés sont plus chers à Bacchus:
plus de succès on transplante le frêne,
re de Jupiter (2), celui du fils d'Alcmene,
udrier noueux, les palmiers toujours verds,
sapin qui croît pour affronter les mers.
res seront greffés: sur les planes stériles
ırte du pommier les rejetons fertiles;
tre avec plaisir s'allie au châtaignier;
ɜrre abat la noix sur l'aride arboisier;
irier de sa fleur blanchit souvent le frêne;
ɔorc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.
art a deux secrets dont l'effet est pareil:
ıt, dans l'endroit même où le bouton vermeil
aisse échapper sa feuille prisonniere,
t avec l'acier une fente légere;
'un arbre fertile on insere un bouton,

Includunt, udoque docent inolescere libro:
Aut rursum enodes trunci resecantur, et altè
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur: nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes et non sua poma.

Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis:
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amarâ pausia baccâ,
Pomaque, et Alcinoi sylvæ; nec surculus idem
Crustumiis Syriisque piris gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos:
Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ;
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ:
Et passo psythia utilior, tenuisque lageos
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt etiam Ammineæ vites, firmissima vina,
Tmolus et assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;

De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson :
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc dont aucun nœud ne hérisse l'écorce :
A ses branches succede un rameau plus heureux ;
Bientôt ce tronc s'éleve en arbre vigoureux,
Et, se couvrant des fruits d'une race étrangere,
Admire ces enfants dont il n'est pas le pere.

Le même arbre d'ailleurs, diversement produit,
Voit changer son feuillage et varier son fruit :
La terre, dans les bois, nourrit sous plusieurs formes
La race des lotos, des cyprès, et des ormes ;
Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux ;
L'olive, ainsi qu'au goût, est différente aux yeux ;
En des moules divers la nature la jette,
En globe l'arrondit, ou l'alonge en navette :
La poire est distinguée, ici par sa grosseur,
Là par son coloris, plus loin par sa douceur ;
L'une mûrit l'été, l'autre tombe en automne ;
Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux ;
La grappe de Lesbos rampe sur les coteaux :
Les raisins sont tardifs, ou se pressent d'éclore ;
Le pourpre les rougit, ou le safran les dore :
Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement,
Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant :
Ici d'un jus vermeil la seve généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse ;

Argitisque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantùm fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, dîs et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque quàm multæ species, nec nomina quæ sint,
Est numerus; neque enim numero comprendere refert:
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quàm multæ zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse quot Ionii veniant ad littora fluctus.

Nec verò terræ ferre omnes omnia possunt:
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni,
Nascuntur, steriles saxosis montibus orni;
Littora myrtetis lætissima; denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem et frigora taxi.

Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.

---

* Qui surpasse le Tmole, et même le Phanée.

** On compteroit plutôt et les sables numides,
Et les flots entassés sur les plaines liquides.
Pour tous les plants enfin tout sol n'est pas heureux:
Le myrte aime les eaux, le frêne un mont pierreux,
L'aune un marais dormant, le saule une onde pure,
La vigne le soleil, et les ifs la froidure.

les esprits fumeux de ce vin sans couleur
chaîneront la langue et les pas du buveur.
is les vins blancs de Thase et de Maréotide;
ın veut un terrain gras, et l'autre un sol aride.
étie, on vante au loin tes vins délicieux;
is Hébé verseroit notre Falerne aux dieux.
ut-on boire un vin fort? on choisit l'Aminée,
inqueur heureux du Tmole, et même du Phanée *.
;os est renommé pour ses vins bienfaisants,
nt la seve résiste à l'injure des ans.
toi, divin nectar que Rhodes nous envoie,
convive assoupi viens réveiller la joie.
s-je encore oublier ces énormes raisins....
s qui pourroit compter et nommer tous ces vins?
compteroit plutôt sur les mers courroucées **
vagues vers les bords par l'aquilon poussées,
compteroit plutôt dans les brûlants déserts
sables que les vents emportent dans les airs.
'out sol enfin n'est pas propice à toute plante:
aule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante;
rène veut plonger dans un coteau pierreux:
bord riant des eaux les myrtes sont heureux;
oleil sur les monts cuit la grappe dorée;
'if s'épanouit au souffle de Borée.
e l'aurore au couchant parcourons l'univers,
différents climats ont des arbres divers:
z l'Arabe l'encens embaume au loin la plaine;

Divisæ arboribus patriæ : sola India nigrum
Fert ebenum ; solis est turea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora AEthiopum molli canentia lanâ?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos oceano proprior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aëra vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ;
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.

Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro;
Et, si non alium latè jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis;
Flos apprima tenax: animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.

Sed neque Medorum sylvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus
Laudibus Italiæ certent: non Bactra, neque Indi,
Totaque turiferis Panchaïa pinguis arenis.

Sur les rives du Gange (3) on voit noircir l'ébene :
Là d'un tendre duvet (4) les arbres sont blanchis,
Ici d'un fil doré (5) les bois sont enrichis ;
Le Nil du verd acanthe admire les feuillages ;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages ;
Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.

Vois les arbres du Mede (6), et son orange amere,
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mere
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé :
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même :
Sa feuille sans effort ne se peut arracher ;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc du vieillard qui respire avec peine
Raffermit les poumons et parfume l'haleine.

Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor *,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale ?
Colchos (7), pour labourer tes vallons fabuleux,

---

* Mais les arbres du Mede, et les bords de l'Indus,
Les diamants du Gange, et tout l'or de l'Hermus,
Et les riches parfums qu'exhale l'Arabie,
Valent-ils les trésors de l'antique Ausonie ?

Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertêre, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virûm seges horruit hastis:
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpè tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deûm duxere triumphos.
Hîc ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squammeus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare quod suprà memorem, quodque alluit infrà?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque,
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?

---

* Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poisons,
Ni tigres dévorants, ni farouches lions;
Et jamais dans nos champs une hydre monstrueuse
Ne traîne en longs anneaux sa croupe tortueuse.
Par-tout c'est un beau sol....

s au joug des taureaux étincelants de feux;
: des dents d'un dragon les fatales semences
issent tes guérets d'une moisson de lances:
›lé pare nos champs, le raisin nos coteaux;
vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.
'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe,
›aissent la génisse et le taureau superbe,
, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
duisent aux autels nos fiers triomphateurs.
x fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines;
ne au sein des hivers l'été luit dans nos plaines:
s le sol ne nourrit ni le tigre inhumain *,
e poison qui trompe une imprudente main;
lion n'y rugit, et jamais sur l'arene
: hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
tout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieu
la nature est riche, et l'art industrieux.
s ces forts suspendus (8) sur ces rochers sauvages,
fleuves dont nos murs couronnent les rivages:
ner de deux côtés nous présente son sein;
gt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
e Lare (9) étend son enceinte profonde;
tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.
drai-je ces beaux ports, ce hardi monument
maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
dans les lacs voisins lui laissant un passage,
ente à nos vaisseaux une mer sans orage?

An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia quà ponto longè sonat unda refuso,
Thyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virûm, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos,
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm: tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes;
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Nunc locus arvorum ingeniis: quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primùm terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,
Palladiâ gaudent sylvâ vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis sylvestribus agri.

At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus
Qualem sæpè cavâ montis convalle solemus
Despicere; huc summis liquuntur rupibus amn

e ces champs féconds ; le fer, l'argent, l'airain,
ıême, en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
.amps ont vu fleurir cent peuples redoutables,
bins belliqueux, les Marses indomtables,
Liguriens qu'indigne le repos,
Volsques armés d'énormes javelots :
ıamps ont enfanté les Deces, les Émiles,
aves Scipions, les généreux Camilles ;
.r-tout, toi, César, qui sur des bords lointains *
ets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.
re féconde en fruits, en conquérants fertile,
: je chante un art à ta grandeur utile ;
rmesse pour toi les canaux sont rouverts ;
de aux Romains va parler dans mes vers.
ntenant des terrains distinguons la nature,
force et leur couleur, leurs fruits et leur culture.
rd le sol pierreux de ces arides monts
ile entremêlés, hérissés de buissons,
rbre de Pallas aime l'utile ombrage :
ux-tu des garants ? vois l'olivier sauvage
:s coteaux chéris croître de toutes parts,
· la terre au loin semer ses fruits épars.
s ces terrains féconds que la nature engraisse,
:gorgent de sucs, où croît une herbe épaisse,

---

ur-tout, grand César, toi dont les fiers drapeaux
;ange tributaire asservissent les eaux.

Felicemque trahunt limum; quique editus austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris:
Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis', qualem pateris libamus et auro,
Inflavit cùm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.

Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina, deerunt;
Et quantùm longis carpent armenta diebus,
Exiguâ tantùm gelidus ros nocte reponet.

Nigra ferè et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum (namque hoc imitamur arando),
Optima frumentis; non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis.

Aut unde iratus sylvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit: illæ altum nidis petiere relictis;

'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon
ı des monts voisins porte un riche limon,
ɜux du midi le soleil les éclaire,
ésentent au soc l'importune fougere,
·odigueront des vins délicieux,
s brillant dans l'or, et versés pour les dieux,
'auprès des taureaux immolés à leur gloire
san (10) sous ses doigts fait résonner l'ivoire.
lrois-tu faire envie aux bergers tes rivaux?
êts de Tarente appellent tes troupeaux:
s ces prés ravis à ma chere Mantoue,
ygne argenté sur les ondes se joue;
: rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
cheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon,
: ce qu'un long jour consume de pâture,
ı courte des nuits le rend avec usure.
ı pour le froment choisis ces terrains forts,
de sucs au-dedans, noirâtres au-dehors,
ı terre est broyée, et pour qui la nature
ı avoir épargné les frais de la culture;
champ ne verra tant de bœufs attelés
ırter à pas lents le tribut de ses blés.
ɜncor ce terrain couvert d'un bois stérile,
n maître rougit de laisser inutile:
main indignée il y porte le fer,
t les vieux palais des habitants de l'air:
ıu tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,

At rudis enituit impulso vomere campus.

Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat;
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta, negant alios æquè serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.

Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et cùm vult ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
Nec scabie et salsâ lædit rubigine ferrum;
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleæ est; illam experiere colendo
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci:
Talem dives arat Capua; et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.

Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem si densa, requiras;
(Altera frumentis quoniam favet, altera baccho;
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo);
Antè locum capies oculis, altèque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones

* Tels les champs de Capoue, et ces vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.

Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.
  Mais fuis ce mont pierreux dont le maigre ter
Offre à peine à l'abeille un humble romarin;
Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et ce fonds plein de craie où gît l'affreux reptile;
Aucun champ ne fournit à ses enfants impurs
Ni d'aliments plus doux ni d'asiles plus sûrs.
  Pour ce terrain poreux où l'air trouve un passag
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage,
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille jamais,
Ce fonds se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive;
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux.
Telles on aime à voir (11) ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes;
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons *
Dont la riche Capoue admire les moissons.
  Apprenons maintenant par quelle épreuve sûre
n peut des sols divers distinguer la nature.
i la terre est forte, et Cérès la chérit;
lleurs elle est légere, et Bacchus lui sourit.
ur ne pas t'y tromper, que la beche la sonde;
euse dans son enceinte une fosse profonde:
qui vient d'en sortir il faut l'y repousser;
r ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.

Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt; rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius uber erit: sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis;
Spissus ager: glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.

Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec baccho genus, aut pomis sua nomina, servat),
Tale dabit specimen, tu spisso vimine qualos
Colaque prælorum fumosis deripe tectis;
Huc ager ille malus, dulcesque à fontibus undæ,
Ad plenum calcentur: aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.

Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus: haud umquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior: ah! nimiùm ne sit mihi fertilis illa,
Neu se prævalidam primis ostendat aristis!

---

* Prends sous ton toit fumeux le couloir de ton vin;
Là, des flots d'une eau douce humecte ce terrain.

d-il sous les bords? cette terre est légere;
troupeau s'engraisse, ou ta vigne prospere:
mas épais, rebelle à ton effort,
de rentrer dans le lieu dont il sort,
ıs forte terre il faut dès-lors t'attendre;
; plus forts taureaux gémissent pour la fendre.
ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit,
·bre de Pallas jamais ne réussit,
:ep dégénere, où le blé craint de naître,
ıds par quel moyen tu peux le reconnoître:
:s toits enfumés prends ces paniers de joncs *
e tissu n'admet que de foibles rayons,
ıes du pressoir où des raisins qu'on foule
sseaux épurés le jus brillant s'écoule;
ıur mieux l'éprouver, j'ordonne que ta main
npe d'une eau douce et presse ce terrain:
ux, pour s'échapper se frayant une route,
ıt le long des joncs, et tombent goutte à goutte:
fais-en l'essai; ton palais révolté
ıît ce sol ingrat à leur triste âcreté.
sol maigre est celui qui, prompt à se dissoudre,
ju'on l'a touché tombe réduit en poudre:
rain gras, semblable à la gomme des bois,
llit dans tes mains et s'attache à tes doigts.
ıteur de l'herbage annonce un fonds humide:
e ses jeunes blés crains la beauté perfide.
:ouleur du sol l'œil décide aisément,

Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram
Et quis cui color: at sceleratum exquirere frigus
Difficile est; piceæ tantùm, taxique nocentes
Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.
His animadversis, terram multò antè memento
Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes,
Antè supinatas aquiloni ostendere glebas,
Quàm lætum infodias vitis genus: optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
At, si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Antè locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quò mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subitò ne semina matrem.
Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut quo quæque modo steterit, quâ parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant: adeo in teneris consuescere multum est!
Collibus an plano meliùs sit ponere vitem
Quære priùs. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso non segnior ubere bacchus:
Sin tumulis acclive solum collesque supinos,
Indulge ordinibus; nec seciùs omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,

Et la main de son poids t'informe sûrement:
Mais son froid meurtrier coûte plus à connoître.
Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître,
Le pin, le lierre noir, les ifs contagieux,
De ce défaut secret avertiront tes yeux.
Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa terre?
Dès-lors pour la domter qu'on lui fasse la guerre:
Il faut entrecouper le penchant des coteaux,
Et retourner la glebe élevée en monceaux;
Que les froids aquilons, que l'hiver la mûrissent,
Et que tes bras nerveux sans cesse l'amollissent.
Si tu le peux encor, que le cep transplanté
Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté:
Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénere,
Et ne s'apperçoit pas qu'il a changé de mere.
Plusieurs même, observant dans l'endroit dont il sor
Quel côté vit le sud, et quel côté le nord,
Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce;
Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!
Mais avant de creuser, de peupler les sillons,
Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
On peut presser les rangs dans de grasses campagnes;
On doit les élargir au penchant des montagnes:
Enfin dans les vallons, comme sur les coteaux,
Qu'ils soient distribués en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
Où flotte de l'airain la lueur incertaine,

irectæque acies, ac latè fluctuat omnis
Ære renidenti tellus; necdum horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis:
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modò uti pascat prospectus inanem,
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
  Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
Altior ac penitùs terræ defigitur arbos,
AEsculus in primis, quæ quantùm vertice ad auras
AEtherias, tantùm radice in tartara tendit.
Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres
Convellunt; immota manet, multosque per annos
Multa virûm volvens durando sæcula, vincit:
Tum fortes latè ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.
  Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere; neve flagella
Summa pete, aut summas defringe ex arbore pla
(Tantus amor terræ!) neu ferro læde retuso
Semina; neve oleæ sylvestres insere truncos.

---

* Malgré les vents fougeux, l'orage, et les torrents,
Tranquille, il voit rouler le long cercle des temps
De son vaste contour embrasse les campagnes,
Protege les vallons, et commande aux montagn

Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats :
Imite de ces rangs l'exacte symétrie,
Non pour flatter les yeux par ta vaine industrie;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté,
Et le suc se partage avec égalité.

Apprends aussi combien tu dois creuser la terre
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire.
Comme tes nourrissons different en grandeur,
Il faut que leur berceau differe en profondeur :
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine;
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Sur-tout le chêne altier, qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs torrents, les vents, et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête;
Malgré les vents fougueux, malgré les noirs torrents *,
Tranquille, il voit passer les hommes et les temps;
Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette à l'entour une immensité d'ombres.

N'attends rien d'une vigne exposée au couchant :
Que le vil coudrier n'affame point ton plant:
Fais choix, pour le former, de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la seve maternelle;
Ne la déchire point par un fer émoussé :
Sur-tout que de tes plants l'olivier soit chassé.
Quelquefois de bergers une troupe imprudente

Nam sæpè incautis pastoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primùm sub cortice tectus
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit: inde secûtus
Per ramos victor perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum piceâ crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas a vertice sylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi, non a stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque imâ similes revirescere terrâ:
Infelix superat foliis oleaster amaris.

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem boreâ rigidam spirante movere:
Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, cùm vere rubenti
Candida venit avis longis invisa colubris;
Prima vel autumni sub frigora, cùm rapidus sol
Nondum hiemem contingit equis, jam præterit æstas.

Ver adeo frondi nemorum, ver utile sylvis:
Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt:

Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente :
Le feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en pétillant l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche; il s'élance au sommet;
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt,
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée,
Sur-tout si l'aquilon s'éleve en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement.
Dès-lors plus d'espérance; atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines;
La race en est éteinte, et jamais ne revit:
L'auteur seul de sa mort, l'olivier lui survit.
  Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la terre:
Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux,
Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes argentées,
L'ennemi des serpents (12) vient après les frimas
Retrouver les beaux jours dans nos riants climats,
Soit lorsque le soleil, sur son char plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.
  Mais le printemps sur-tout seconde tes travaux;
Le printemps rend aux bois des ornements nouveaux :

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus:
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et venerem certis repetunt armenta diebus:
Parturit almus ager : zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus ; superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tutò
Credere ; nec metuit surgentes pampinus austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem;
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem,
Crediderim : ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus euri,
Cùm primùm lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ sylvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque

---

* L'Amour dans les forêts réveille les oiseaux,
L'Amour dans les vallons fait bondir les troupeaux.
Échauffés par Zéphire, humectés par l'Aurore,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore;
La terre est plus riante, et le ciel plus vermeil;

Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes :
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante ;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour *
L'oiseau reprend sa voix ; les zéphirs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines ;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier,
Le gazon sans péril ose se confier ;
Et la vigne, des vents bravant déja l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au soleil sa brillante carriere,
Et pour l'homme naissant épura la lumiere.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore ;
Le printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et, des brûlants étés séparant les hivers,

Le gazon ne craint point les ardeurs du soleil;
Et la vigne, des vents osant braver l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs, et sortir son feuillage.

Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.

Quod superest, quæcumque premes virgulta per
Sparge fimo pingui, et multâ memor occule terrâ:
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata: jamque reperti
Qui saxo super atque ingentis pondere testæ
Urgerent; hoc effusos munimen ad imbres;
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.

Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes;
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.

Tum leves calamos, et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.

Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris: et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies falcis nondum tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.

Laisse du moins entre eux respirer l'univers.
Tes ceps sont-ils plantés? il faut couvrir la terre,
Engraisser de fumier, le lit qui les resserre:
Là, que la pierre-ponce aux conduits spongieux,
Que l'écaille poreuse enfouie avec eux,
Laissent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.
J'ai vu des vignerons, du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés:
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.
Mais à la terre enfin dès qu'ils sont confiés,
Que souvent le hoyau la ramene à leurs pieds,
Qu'on y pousse la beche, et, sans rompre les lignes,
Que le soc se promene au travers de tes vignes.
Puis tu présenteras aux naissants arbrisseaux
Ou des appuis de frêne ou de légers roseaux;
La vigne les rencontre, et l'arbuste timide,
Conduit sur les ormeaux par ce fidele guide,
Bientôt unit son pampre à leurs feuillages verds,
Comme eux soutient l'orage, et les suit dans les airs.
Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore;
Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage:

Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus u
Exierint, tum stringe comas, tum brachi
Ante reformidant ferrum : tum denique d
Exerce imperia, et ramos compesce fluen

Texendæ sæpes etiam, et pecus omne t
Præcipuè dum frons tenera imprudensque
Cui, super indignas hiemes, solemque po
Sylvestres uri assiduè capreæque sequaces
Illudunt; pascuntur oves, avidæque juve
Frigora nec tantùm canâ concreta pruinâ,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus
Quantùm illi nocuere greges, durique ve
Dentis, et admorso signata in stirpe cicat

Non aliam ob culpam Baccho caper om
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi
Præmiaque ingeniis pagos et compita circ
Theseidæ posuere, atque inter pocula læt
Mollibus in pratis unctos saliere per utre
Nec non Ausonii, Trojâ gens missa, colo
Versibus incomptis ludunt, risuque solu
Oraque corticibus sumunt horrenda cava
Et te, Bacche, vocant per carmina læta ;

ais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
r des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
ors saisis le fer; alors sans indulgence
: la seve égarée arrête la licence;
rne des jets errants l'essor présomptueux,
: des pampres touffus le luxe infructueux.
Sur-tout que de buissons la vigne environnée
rite des troupeaux la dent empoisonnée;
ue la génisse avide et les chevreaux gloutons
espectent sa foiblesse et ses jeunes boutons:
'hiver dont les frimas engourdissent la terre,
'été qui fend la plaine et qui brûle la pierre,
ui seroient moins cruels que ces vils animaux
ont la dent déshonore et flétrit ses rameaux.
Aussi le dieu du vin, pour expier ce crime,
ir-tout sur ses autels veut un bouc pour victime:
n bouc étoit le prix de ces grossiers acteurs
ui, de nos jeux brillants barbares inventeurs,
ir un char mal orné promenoient dans l'Attique
urs théâtres errants et leur scene rustique,
, de joie et de vin à la fois enivrés,
r des outres glissants bondissoient dans les prés.
s Latins à leur tour ont des fils de la Grece
ansporté dans leurs jeux la bachique alégresse:
se forment d'écorce un visage hideux,
tonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux,
de l'objet sacré (13) de leurs bruyants hommages

Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fœtu :
Complentur vallesque cavæ, saltusque profun
Et quocumque deus circùm caput egit honest
Ergo ritè suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in verubus torrebimus exta colurı

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est; namque omne
Terque quaterque solum scindendum, glebaq
AEternùm frangenda bidentibus, omne levan
Fronde nemus : redit agricolis labor actus in
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Et jam olim seras posuit cùm vinea frondes
Frigidus et sylvis aquilo decussit honorem,
Jam tum acer curas venientem extendit in anı
Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putan

Primus humum fodito, primus devecta cre
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto:

---

* Déja son maître y court, et, reprenant le fer,
Au trésor de l'automne aspire dès l'hiver.

Suspendent à des pins les mobiles images.
Soudain l'aspect du dieu fertilise les monts,
Les arides coteaux, les humides vallons.
Gloire, honneur à ce dieu : célébrons ses mysteres
Chantons pour lui les vers que lui chantoient nos p
Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel;
Préparons de ses chairs un festin solennel;
Et que le coudrier, de ses branches sanglantes,
Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.
La vigne veut des soins sans cesse renaissants;
De la terre trois fois il faut fendre les flancs,
Sans cesse retrancher des feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter des coteaux indociles.
Le soleil tous les ans recommence son cours :
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours.
Même lorsque le cep, privé de sa parure,
ede aux froids aquilons un reste de verdure,
éja le vigneron, reprenant ses travaux *,
n loin vers l'autre année étend ses soins nouveaux;
'a d'un fer courbé la serpette tranchante
lle et forme à son gré la vigne obéissante.
eux-tu de ses trésors t'enrichir tous les ans?
ds le premier la bêche et les hoyaux pesants :
nche le premier les sarments inutiles;

çonne le premier tes vignobles fertiles;
au feu, le premier, leurs débris inutiles.

Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra;
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ:
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura;
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per sylvam, et ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura salicti.

Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
Jam canit extremos effœtus vinitor antes:
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus Juppiter uvis.

Contra, non ulla est oleis cultura: neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces
Cùm semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, cùm dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fru
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.

Poma quoque, ut primùm truncos sensei

mier, jette au feu leurs dépouilles fragiles;
me leurs appuis, remets-les le premier:
oire du nectar vendange le dernier.
ois de pampres verds la vigne est surchargée;
ois d'herbage épais sa tige est assiégée.
ire donc point un enclos spacieux;
s riche est celui qui cultive le mieux.
t-il pas encor le long des marécages,
fond des forêts, au penchant des rivages,
le saule inculte et le houx épineux,
ier la vigne aux ormeaux amoureux?
a au dernier rang tu parviens avec joie,
on plant façonné sous tes yeux se déploie,
entends chanter la fin de tes travaux:
1! la bêche encor doit fouiller tes coteaux;
and la grappe enfin mûrit sous son feuillage,
oyer ton espoir il suffit d'un orage.
vier, par la terre une fois adopté,
pénibles soins n'attend pas sa beauté:
à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure,
sez; dédaignant une vaine culture,
rpe tranchante, et les pesants rateaux,
heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.
ncor, quand les ans ont augmenté sa force,
son tronc est muni d'une plus dure écorce,
fruitier sans nous s'éleve dans les airs,
us mille arbrisseaux de leurs fruits sont couverts.

Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propriâ nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minus interea fœtu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis;
Tondentur cytisi; tædas sylva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.
Et dubitant homines serere, atque impendere curam?
Quid majora sequar? salices, humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbram,
Sufficiunt, sæpemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos: juvat arva videre,
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipsæ Caucaseo steriles in vertice sylvæ,
Quas animosi euri assiduè franguntque feruntque,
Dant alios aliæ fœtus; dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fœcundæ, frondibus ulmi:
At myrtus validis hastilibus, et bona bello
Cornus; Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum,
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus
Missa Pado, nec non et apes examina condunt

e buisson inculte on voit rougir la mûre,
bri des oiseaux donne aussi leur pâture.
l'arbres en tous lieux multipliés pour nous!
lu moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent;
ıc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
pourquoi te parler de ces rois des forêts?
sert, même le saule et les humbles genêts;
iel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
ıoissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
e et des sombres buis le lugubre coup-d'œil,
ces noirs sapins le vénérable deuil;
e à voir ces forêts qui croissent sans culture,
ırt n'a point encor profané la nature:
ois même d'Athos enfants infructueux,
ternel jouet des vents impétueux,
leur stérilité sont encore fertiles.
former nos lambris leurs arbres sont utiles:
aillés en chars, là, courbés en vaisseaux,
ulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
ule prête aux ceps sa branche obéissante;
ıe donne aux troupeaux sa feuille nourrissante;
n arc est ployé; le cormier fait des dards;
yrte de Vénus fournit des traits à Mars;
leul cependant cede au fer qui le creuse;
is au gré du tour prend une forme heureuse;

Corticibusque cavis, vitiosæque ilicis alveo.

Quid memorandum æquè Baccheïa dona tulerunt?
Bacchus et ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus!
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantum totis vomit ædibus undam,
Nec varios inhiant pulchrâ testudine postes,
Illusasque auro vestes, Ephireïaque æra;
Alba nec Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casiâ liquidi corrumpitur usus olivi:
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,

* Des Centaures jadis il souilla le repas,
Et ses coupes servoient d'instrument au trépas.
Ah! loin de tous ces maux que le luxe fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être!
La terre, libérale et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins.

ıune léger fend l'onde; et des jeunes essaims
vieux chêne en ses flancs recele les larcins.
Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses?
ortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses :
est par lui que l'on vit les Centaures vaincus *,
Pholus immolé par la main de Rhétus,
, le plus menaçant de cette horrible troupe,
rlée à l'ennemi lançant sa large coupe.
Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
ureux l'homme des champs, s'il connoît son bonheur!
dele à ses besoins, à ses travaux docile,
terre lui fournit un aliment facile.
ns doute il ne voit pas, au retour du soleil,
leur patron superbe adorant le réveil,
us les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
s flots d'adulateurs inonder ses portiques;
ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
riches tapis d'or, des vases précieux;
agréables poisons ne brûlent point ses veines;
r n'altéra jamais la blancheur de ses laines **;
ı'a point tous ces arts qui trompent notre ennui;
is que lui manque-t-il? la nature est à lui;
s grottes, des étangs, une claire fontaine

---

l ne voit point chez lui, sous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.

.e fard n'altere point la blancheur de ses laines.

Non absunt; illic saltus, ac lustra ferarum,
Et patiens operum parvoque assueta juventus,
Sacra deûm, sanctique patres: extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Me verò primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant; cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris; quâ vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in seipsa residant;
Quid tantùm oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,

---

* Mais dans mon corps glacé si mon sang refroidi
Me défend de tenter un effort si hardi,
C'est vous que j'aimerai, prés fleuris, onde pure;
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure.
Dieux! que ne suis-je assis aux bords du Sperchius
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus
Oh! qui me portera sur le riant Taygete,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête!

Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts ;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse ;
La Justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus cheres délices :
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde ;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrege dans l'hiver, se prolonge en été ;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des spheres dans leur cours entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux *,
Eh bien ! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrete :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygete,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?

Heureux le sage, instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié....

Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Histro;
Non res Romanæ, perituraque regna: neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere suâ, carpsit: nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.

Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum:
Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemmâ bibat, et Sarrano dormiat ostro:

---

* Et se rit du vain bruit....

** Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains, la chûte des états,
Et la pitié pénible, et l'importune envie,
N'altérerent jamais le calme de sa vie.
Jamais aux tribunaux....

Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages.
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui domte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit * de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais **,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix;
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie;
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix:
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer:
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les meres, et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or;

Condit opes alius, defossoque incubat auro :
Hic stupet attonitus rostris : hunc plausus hiantem
Per cuneos (geminatur enim plebisque patrumque)
Corripuit : gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor ; hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet ; hinc armenta boum, meritosque juvencos.
Nec requies quin aut pomis exuberet annus,
Aut fœtu pecorum, aut cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hiems ; teritur Sicyonia bacca trapetis ;
Glande sues læti redeunt ; dant arbuta sylvæ ;
Et varios ponit fœtus autumnus, et altè
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati ;
Casta pudicitiam servat domus ; ubera vaccæ
Lactea demittunt ; pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,
Te libans, Lenæe, vocat ; pecorisque magistris

* Le frere s'applaudit teint du sang fraternel,
Et va vivre et mourir loin du toit paternel.
Le laboureur en paix....

: ensevelit et couve son trésor ;
:ur au barreau, le poëte au théâtre,
ent de l'encens d'une foule idolâtre;
e égorge un frere, et va sous d'autres cieux *
loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux.
.boureur en paix coule des jours prosperes ;
ve le champ que cultivoient ses peres :
mp nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,
œufs, compagnons de ses heureux travaux.
ue les saisons sa richesse varie :
eaux au printemps peuplent sa bergerie ;
emplit sa grange, affaisse ses greniers ;
mne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
lerniers soleils, sur les côtes vineuses,
:nt de mûrir les grappes paresseuses.
ver vient ; mais pour lui l'automne dure encor :
s donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or.
lant ses enfants, ses premieres richesses,
ou suspendus disputent ses caresses :
i de la pudeur tout respecte les lois ;
de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
hevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
en bondissant une guerre innocente.
êtes, je le vois partager ses loisirs
in culte pieux et d'utiles plaisirs :
ose des prix à la force, à l'adresse ;
éploie en luttant sa nerveuse souplesse ;

Velocis jaculi certamina ponit in ulmo;
Corporaque agresti nudant prædura palæstræ.
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit,
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum Dictæi regis et ante
Impia quàm cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor;
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.

---

* Ainsi Rome, aujourd'hui l'arbitre des humains,
Dut l'empire dû monde à de rustiques mains.
O jours de l'âge d'or, jours heureux, mœurs champêtres!
L'homme étoit sans tyrans, les animaux sans maîtres;

FINIS LIBRI SECUNDI.

:e frappe le but d'un trait victorieux,
ın cri triomphant fait retentir les cieux.
si les vieux Sabins vivoient dans l'innocence;
des fiers Toscans s'agrandit la puissance;
Rome, aujourd'hui reine des nations *,
en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
avant Jupiter, avant que l'homme impie
ıg des animaux osât souiller sa vie,
vivoit Saturne : alors d'affreux soldats
uit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas;
narteau pesant, sur l'enclume bruyante,
·geoit point encor l'épée étincelante.
s ma seconde course a duré trop long-temps;
lételle enfin mes coursiers haletants.

·ain n'assembloit point des soldats furieux;
ıomicide acier, et l'or impérieux,
nétaux, l'instrument et l'appât de la guerre,
oient ni ravagé ni corrompu la terre.

FIN DU LIVRE DEUXIEME.

NOTES

DU LIVRE SECOND.

---

(1) Couvrons de pampre Ismare, et Taburne d'olives.

L'Ismare est une montagne de la Thrace; et le Taburne une montagne de la Campanie. La premiere est fertile en excellents vins; la seconde en oliviers. On le nomme aujourd'hui *Taburo*.

(2) L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmene....

Le premier de ces arbres est le chêne, et le second le peuplier.

(3) Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébene.

L'ébene est un bois des Indes, dur et pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes; le noir, le rouge, et le verd : on trouve ces trois sortes à Madagascar; l'isle de Saint-Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe.

(4) Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.

Le cotonnier, dont il s'agit ici, est un arbuste qui s'éleve à la hauteur de huit à neuf pieds.

(5) Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis.

Les Romains, qui n'avoient point de commerce immédiat avec la Chine, et chez qui la soie n'arrivoit qu'après avoir passé par bien des mains étrangeres, avoient entendu dire qu'on la recueilloit sur des arbres; d'où ils concluoient qu'elle étoit la production des arbres mêmes.

(6) Vois les arbres du Mede, et son orange amere....

L'arbre que décrit ici Virgile n'est autre chose que le citronnier.

(7) Colches, pour labourer tes vallons fabuleux....

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs, mais qu'elle possede des biens réels, du blé, du vin, des oliviers, etc. Ces vers font allusion à ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jetoient des flammes.

(8) Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages.

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers: dans la route de Rome à Naples on en voit quatre d'un seul coup-d'œil.

(9) Ici, le Lare étend son enceinte profonde.

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes d
Milanès : on le nomme aujourd'hui *Lago di Cam*
Bénac est un autre grand lac dans le Véronais ; o
pelle *Lago di Garda*.

(10) Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire

C'étoit ordinairement des Toscans qui jouoient
flûte dans les sacrifices.

(11) Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses on

Le Clain est un fleuve très sujet à se débord
qui inonda souvent la ville d'Acerres, bâtie s
bords.

(12) L'ennemi des serpents vient après les frimas.

Pline nous apprend que dans la Thessalie c'é
crime capital de tuer une cigogne, parcequ'on a
soin de cet oiseau pour détruire les serpents.

(13) Et de l'objet sacré de leurs bruyants homm
Suspendent à des pins les mobiles images.

Quelques commentateurs ont cru que le m
signifioit des *escarpolettes*. C'étoit de petite
Bacchus que les vignerons suspendoient à d
persuadés que dans tous les endroits vers lesc

t tournée cette image les vignes deviendroient fécon-. M. Holdsworth dit avoir vû le dieu de la vendange i représenté sur une pierre antique de la collection grand duc à Florence.

FIN DES NOTES DU LIVRE II.

LIBER TERTIUS.

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, ca
Pastor ab Amphryso; vos, sylvæ, amnesque Ly
Cætera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata: quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis e
Acer equis? Tentanda via est, quâ me quoque p
Tollere humo, victorque virûm volitare per o

Primus ego in patriam mecum, modò vita su
Aonio rediens deducam vertice Musas:
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenerâ prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.

---

* Osons à notre tour, par des sentiers nouveaux,
Dans les champs de la gloire atteindre nos rivaux.



Ch. Eisen inv.

LIVRE TROISIEME.

JEUNE Palès (1), et toi, divin berger d'Admete,
Qui sur les bords d'Amphryse as porté la houlette ;
Déesses des forêts, divinités des eaux,
Ma muse va pour vous reprendre ses pinceaux.
Assez et trop long-temps de vulgaires merveilles
Ont des peuples oisifs fatigué les oreilles :
Eh ! qui n'a pas cent fois (2) chanté le jeune Hylas,
Busiris et sa mort, Hercule et ses combats ?
Qui ne connoît Pélops (3) et sa fatale amante,
Les courses de Latone (4) et son isle flottante ?
Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux *,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.
Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de la Grece,
Amener les neuf Sœurs des bords de son Permesse :
C'est moi qui le premier de son sacré vallon
Transplanterai chez toi les palmes d'Apollon ;
Bien plus, sur le penchant de ces rives fécondes
Où, parmi les roseaux qui couronnent ses ondes,
Ton fleuve se promene à flots majestueux,
Mes mains éleveront un temple somptueux.
De César au milieu je placerai l'image,
Et là de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards,

Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.
Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hîc undantem bello magnùmque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fugâ Parthum versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæquè ab Jove gentis
Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.

---

* Sur les portes je peins les exploits de César:
Là, deux peuples divers deux fois suivent son char.
Pour graver sa défaite et tracer notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire.
Ici j'offre l'Asie embrassant nos genoux,
Le Parthe combattant et fuyant devant nous:
Plus loin mugit le Nil qu'ensanglante Bellone,
Et l'airain des vaisseaux se transforme en colonne.
Au milieu je ranime....

même au bord des eaux ferai voler cent chars.
rece quittera pour ces jeux magnifiques
combats Néméens, ses fêtes Olympiques.
front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
ouronnerai l'adresse ou la mâle vigueur.
Je me trompe, ou déja la pompe auguste est prête:
Allons, marchons au temple et commençons la fête;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux.
Le théâtre m'appelle à ses mouvants tableaux;
J'y vole: nos captifs à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée:
Sur les portes ma main grave nos fiers combats *,
Le Nil au loin roulant sous des forêts de mâts:
Pour mieux représenter sa honte et notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire;
Et l'airain des vaisseaux usurpateurs des mers
En colonne à ma voix va monter dans les airs.
Je montrerai l'Asie et ses villes tremblantes,
Le Niphate pleurant sur ses rives sanglantes;
Et le Parthe perfide, en son courroux prudent,
Qui combat dans sa fuite et résiste en cédant;
Et César aux deux mers étalant deux conquêtes,
Et d'un double trophée embellissant nos fêtes.
Au milieu je ranime en marbre de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros,
Ces dieux, ces demi-dieux, cette famille immense
Que termine César, que Jupiter commence.

Invidia infelix Furias amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.

Interea Dryadum sylvas saltusque sequamur
Intactos; tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat. En age, segnes
Rumpe moras; vocat ingenti clamore Cythæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum;
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen famâ tot ferre per annos
Tithoni primâ quot abest ab origine Cæsar.

Seu quis, Olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos,
Corpora præcipuè matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus a mento palearia pendent;
Tum longo nullus lateri modus; omnia magna,
Pes etiam; et camuris hirtæ sub cornibus aures.

Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,

---

* . . . . Et celui des rivages.

Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourments des enfers,
Les serpents d'Alecton, les ondes de Tantale,
La roue infatigable, et la roche fatale.

Cependant, ô Mécene, animé par ta voix,
Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
Viens : déja des bergers les trompes m'avertissent;
Déja des chiens ardents les clameurs retentissent;
Le coursier frappe l'air de ses hennissements;
Le taureau lui répond par ses mugissements;
Et l'écho des forêts et l'écho des rivages
Se joignent aux concerts de leurs accents sauvages.
Achevons de dicter ces champêtres leçons;
Et ma muse bientôt, par de plus nobles sons,
Fera vivre les faits du héros que j'adore
Plus long-temps que l'époux de la brillante Aurore.

Veut-on pour vaincre à Pise un coursier généreux?
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux?
Des meres avec soin il faut choisir l'espece.
Je veux dans la génisse une mâle rudesse,
Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant;
Que son flanc alongé sans mesure s'étende;
Vers la terre en flottant que son fanon descende;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, et son cou, monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.

J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,

Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior; quæque ardua tota,
Et gradiens imâ verrit vestigia caudâ.

AEtas Lucinam justosque pati hymenæos
Desinit ante decem, post quattuor incipit, annos:
Cætera nec fœturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventus,
Solve mares; mitte in venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi tristisque senectus;
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.
Semper erunt, quarum mutari corpora malis;
Semper enim refice: ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.

Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modò, quos in spem statues submittere gentis,
Præcipuum jam inde a teneris impende laborem.
Continuò pecoris generosi pullus in arvis
Altiùs ingreditur, et mollia crura reponit:
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces,
Audet, et ignoto sese committere ponti:
Nec vanos horret strepitus: illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;

Et de noir et de blanc des marques inégales;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne; et, dans sa marche altiere,
D'une queue à longs crins balayer la poussiere.
L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux: dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage;
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers:
Un essaim de douleurs bientôt nous environne;
La vieillesse nous glace, et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.
Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévere.
Du troupeau, dès l'enfance, il faut soigner le pere:
Des gris et des bais-bruns on estime le cœur;
Le blanc, l'alezan clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grace;
Aucun bruit ne l'émeut; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau:
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler:

Luxuriatque toris animosum pectus : honesti
Spadices, glaucique ; color deterrimus albis,
Et gilvo : tum, si qua sonum procul arma dedêre,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem :
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo ;
At duplex agitur per lumbos spina ; cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.

Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et, quorum Graii meminere poëtæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis :
Talis et ipse jubam cervice effudit equinâ
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.

(ar

Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam seg
Deficit, abde domo ; nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit ; et, si quando ad prœlia ventum
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipuè ; hinc alias artes, prolemque parentum
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.

Nonne vides, cùm præcipiti certamine camp
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus ;

Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double et frémit sur son dos;
D'une épaisse criniere il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel, domté par les mains du frere de Castor,
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor:
Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race:
Tel Saturne (5), surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa criniere flottante,
De ses hennissements effraya son amante.
Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix,
Quand des ans ou des maux il sentira le poids,
Des travaux de l'amour dispense sa foiblesse:
Vénus ainsi que Mars demande la jeunesse.
Pour son corps dévoré d'un impuissant desir
L'hymen est un tourment, et non pas un plaisir;
Vieil athlete, son feu dès l'abord se consume:
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
Connois donc et son âge, et sa race, et son cœur,
Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.
Le signal est donné: déja de la barriere
Cent chars précipités fondent dans la carriere;
Tout s'éloigne, tout fuit; les jeunes combattants,

Cùm spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? illi instant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati sublimè videntur
Aëra per vacuum ferri, atque assurgere in auras:
Nec mora, nec requies; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur; humescunt spumis flatuque sequentum:
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!

Primus Erichthonius currus et quattuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.
Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedêre
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
AEquus uterque labor: æquè juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis et cursibus acrem;
Quamvis sæpè fugâ versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat fortesque Mycenas,
Neptunique ipsâ deducat origine gentem.

His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legêre ducem, et pecori dixere maritum:
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeat superesse labori,

Tressaillant d'espérance, et d'effroi palpitants,
A leurs bouillants transports abandonnent leur ame;
Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle et s'enflamme;
On les voit se baisser, se dresser tour-à-tour;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour;
On se quitte, on s'atteint; on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite;
Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur:
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime!
 Érichthon le premier (6), par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux.
Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais, soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide;
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident, il languit s'il est vieux.
 Enfin ton choix est fait, aucun soin ne t'arrête:
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête.
D'une prodigue main verse-lui sa boisson;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson:
Autrement il succombe, aux plaisirs inhabile,
Et d'un pere affoibli naît un enfant débile.

Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsâ autem macie tenuant armenta volentes:
Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, et fontibus arcent;
Sæpè etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,
Cùm graviter tunsis gemit area frugibus, et cùm
Surgentem ad zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens venerem, interiùsque recondat.
Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit; exactis gravidæ cùm mensibus errant,
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fugâ, fluviosque innare rapaces:
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundùm
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.
Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstron Graii vertêre vocantes;
Asper, acerba sonans; quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ:
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior instat)

, sitôt que les tendres desirs
mere aux amoureux plaisirs,
s eaux, retranche sa pâture;
é brûlant fatigue la nature,
e gémit sous les fléaux pesants,
ble course amaigrisse ses flancs:
: l'amour l'embonpoint inutile
réateurs ouvre un champ moins fertile.
n sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
: char lui seront défendus;
lus la voir bondir dans les campagnes,
: un torrent, gravir sur les montagnes:
: en des prés où les plus clairs ruisseaux
rds fleuris roulent à pleins canaux,
il l'invite au fond d'un antre sombre,
rs voisins versent le frais et l'ombre.
: crains pour elle et la rage et le bruit
ılés que la chaleur produit.
Silare, où des forêts d'yeuses
lans les champs leurs ombres ténébreuses,
cte affreux (7) que Junon autrefois,
nter Io, déchaîna dans les bois:
ımements sourds de son aile bruyante
ıpeau s'enfuit en hurlant d'épouvante:
furieux le Tanagre frémit;
ébranle, et l'Olympe en gémit.
ître la mere au soir ou dès l'aurore,

Arcebis gravido pecori, armentaque pasces
Sole recèns orto, aut noctem ducentibus astris.

Post partum, cura in vitulos traducitur omnis;
Continuòque notas et nomina gentis inurunt;
Et quos aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis:
Cætera pascuntur virides armenta per herbas.

Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primùm laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
Servitio assuerint, ipsis e torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpè rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent:
Pòst valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.

Interea pubi indomitæ non gramina tantùm,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata: nec tibi fœtæ,
More patrum, nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces consument ubera natos.

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes;

ɘ de son hymen les fruits sont près d'éclore.
t-ils nés ? à tes soins ils ont droit à leur tour :
ıe au front de chacun quel sort l'attend un jour :
ıs sont du troupeau l'espérance certaine ;
·es d'un soc tranchant déchireront la plaine ;
·es pour les autels de fleurs seront parés,
este au hasard bondira dans les prés.
x qu'on destine au soc, il faut dès leur jeune âge
liner au joug leur docile courage.
n cou libre encor ton jeune nourrisson
un collier flottant pour premiere leçon :
ıt deux compagnons qu'un joug d'osier rassemble
nnent à marcher, à s'arrêter ensemble :
ıême un char vuide est par eux emporté,
se sur l'arene avec agilité ;
ɔus un lourd fardeau, qu'ils ébranlent à peine,
t crier la roue, et sillonnent la plaine.
endant, pour nourrir tes éleves naissants,
ıillage du saule, au verd gazon des champs,
rbe des marais, joins la moisson nouvelle.
nere autrefois on pressoit la mamelle,
ır plus indulgent, laisse-la sans regret
ıes tendres enfants épancher tout son lait.
s veux-tu près d'Élis dans des torrents de poudre
r un char plus prompt, plus brûlant que la foudre ?
tu dans les horreurs d'un choc tumultueux
· d'un fier coursier les bonds impétueux ?

'imus equi labor est animos atque arma videre
ellantum, lituosque pati, tractuque gementem
'erre rotam, et stabulo frenos audire sonantes;
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.

Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matr
Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi
At, tribus exactis, ubi quarta accesserit ætas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque soni
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum
Sitque laboranti similis; tum cursibus auras
Tum vocet; ac per aperta volans, ceu liber habe
AEquora, vix summâ vestigia ponat arenâ.

Qualis Hyperboreis Aquilo cùm densus ab
Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida dif
Nubila: tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque son
Dant sylvæ, longique urgent ad littora fluc
Ille volat, simul arva fugâ, simul æquora

Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruen
Belgica vel molli meliùs feret esseda coll
Tum demum crassâ magnum farragin

: son œil au spectacle des armes,
eille au bruit, et son cœur aux alarmes;
.tende déja le cliquetis du frein,
ılement des chars, les accents de l'airain;
seul son de ta voix son alégresse éclate;
frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
si de la mamelle à peine séparé,
leve à son art est déja préparé;
on front timide et sans expérience
aux premiers liens s'offrir sans défiance.
:ompte-il trois ans? bientôt mordant le frein,
rne, il caracole, il bondit sous ta main;
:s jarrets nerveux il retombe en mesure:
la rendre plus libre on gêne son allure;
·à-coup il s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
les champs effleurés il court, vole, et fend l'air.
le fougueux époux (8) de la jeune Orythie
et disperse au loin les frimas de Scythie,
rémir mollement les vagues des moissons,
ce les forêts sur la cime des monts,
e et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
laie en fuyant les airs, la terre, et l'onde.
jour tu le verras, ce coursier généreux,
ıglanter son mors et vaincre dans nos jeux,
›lus utile encor, dans les champs de la guerre,
de rapides chars faire gémir la terre.
l'engraisse sur-tout qu'après l'avoir domté;

Crescere jam domitis sinito; namque ante domandu
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.

Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quàm venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum:
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, et trans flumina l
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo,
Femina, nec nemorum patitur meminisse nec herba
Dulcibus illa quidem illecebris et sæpè superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna sylva formosa juvenca:
Illi alternantes multâ vi prœlia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu: reboant sylvæque et magnus Olym
Nec mos bellantes unà stabulare; sed alter
Victus abit, longèque ignotis exsulat oris,
Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores;
Et stabula aspectans regnis excessit avitis.

Ergo omni curâ vires exercet, et inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,

t son orgueil jamais n'est surmonté :
e en fureur sous le fouet qui le touche,
ıe du frein qui gourmande sa bouche.
ussi, crains l'amour, dont la douce langueur
ɔaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur :
ɔuves profonds, qu'une haute montagne,
aureau de sa belle compagne ;
ɔin de ses yeux, dans l'étable caché,
ɔ ample pâture il demeure attaché.
lle il fond d'amour, il erre triste et sombre,
les eaux et la verdure et l'ombre.
ıême, troublant l'empire des troupeaux,
ıe au combat entraîne deux rivaux.
:, elle s'égare en un gras pâturage :
ıes amants s'élancent pleins de rage ;
;, les yeux baissés et les regards brûlants,
uent leurs fronts, se déchirent les flancs ;
ıg qui jaillit les ruisseaux les inondent ;
ıgissements les vastes cieux répondent.
point de traité : dans de lointains déserts
désolé va cacher ses revers,
· d'un rival la victoire insolente,
ɔ sa gloire, et sur-tout d'une amante,
s bords chéris tournant encor les yeux,
e l'empire où régnoient ses aïeux.
nour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages :
nt sur des rocs, nourri d'amers feuillages,

Frondibus hirsutis et carice pastus acutâ,
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit,
Arboris obnixus trunco; ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ.
Pòst, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem:
Fluctus ut in medio cœpit cùm albescere ponto
Longiùs, ex altoque sinum trahit; utque, volutus
Ad terras, immanè sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque altè subjectat arenam.

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt: amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis: nec funera vulgò
Tam multa informes ursi stragemque dedêre
Per sylvas: tum sævus aper, tum pessima tigris;
Heu! malè tum Libyæ solis erratur in agris.

Nonne vides ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantùm notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam frena virûm, nec verbera sæva
Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retr
Flumina correptos undâ torquentia montes.

eux, il s'exerce à venger ses affronts;
es dards tortueux il attaque des troncs;
front combat les vents, son pied frappe la plaine,
ous ses bonds fougueux il fait voler l'arene.
s c'en est fait; il part, et, bouillant de desirs,
e l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'alonge, s'enfle, et gronde;
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe; un noir limon bouillonne sur les mers.
Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts:
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rode dans la plaine;
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours seme au loin le trépas;
Alors le tigre affreux ravage la Libye:
Malheur au voyageur errant dans la Nubie!
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de desir?
Il ne sent plus le fouet, ne connoît plus les rênes;
Il vole; il franchit tout, et les bois et les plaines,
Et les rocs menaçants, et les gouffres profonds,
Et les torrents enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre;

Ipse ruit, dentesque Sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæcâ serus freta: quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
AEquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.

Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? quid, quæ imbelles dant prœlia cervi?
Scilicet ante omnes furor est insignis equarum,
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsêre quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium; superant montes, et flumina tranant:
Continuòque avidis ubi subdita flamma medullis,
(Vere magis, quia vere calor redit ossibus,) illæ,
Ore omnes versæ in Zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; et sæpè sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ (mirabile dictu!)
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque solis ad ortus,
In Boream Caurumque, aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.

ise sa dent, il tourmente la terre,
un chêne ridé s'endurcit aux assauts,
: tous ses crins, et fond sur ses rivaux.
ose un jeune amant (9) qu'un feu brûlant dévore!
isé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
t, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
averse à la nage une orageuse mer;
tend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
ruit des rochers battus par la tempête,
tristes parents de douleur éperdus,
amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.
combattre le lynx, le chien, lè cerf lui-même;
nds-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime?
rales sur-tout rien n'égale les feux;
même alluma leurs transports furieux,
, pour avoir frustré (10) leur amoureuse ivresse,
ra Glaucus à leur dent vengeresse.
rieux Amour conduit leurs pas errants
sommet des monts, à travers les torrents:
at lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime,
ocher solitaire elles gagnent la cime;
: bouche brûlante, ouverte aux doux zéphirs,
avidement leurs amoureux soupirs:
ige inoui! le zéphir les féconde.
n du haut des rocs leur troupe vagabonde
, se précipite, et fuit dans les vallons;
rs les lieux blanchis par les premiers rayons,
rs les champs du nord, mais vers ces tristes plages

Hinc demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum distillat ab inguine virus:
Hippomanes, quod sæpè malæ legêre novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.
Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.

Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ
Lanigeros agitare greges hirtasque capellas:
Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis quà nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.

Incipiens, stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multâ duram stipulâ filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.
Pòst, hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes;
Et stabula a ventis hiberno opponere soli

utan pluvieux entasse les orages.
ılors qu'on les voit, dans l'ardeur de leurs feux,
ıer en courant l'hippomane amoureux,
pomane filtré par la marâtre impie
›int au noir poison l'infernale magie.
moi-même où m'entraîne, où m'égare l'amour?
ıons; le temps vole, et s'enfuit sans retour.
rès les grands troupeaux, il est temps que je chante
hevres, des brebis la famille bêlante.
ıs, heureux bergers, veillez à leurs besoins;
toison et leur lait vous paîront de vos soins.
›i, puissé-je orner cette aride matiere!
onces, je le sais, hérissent ma carriere;
des sentiers battus je détourne mes pas:
les déserts du Pinde ont pour moi des appas:
ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace,
œil d'aucun mortel ne reconnoît la trace.
ı, auguste Palès, viens soutenir ma voix.
.bord, que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
ı'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage;
ne molle fougere et qu'un épais fourrage,
leurs corps délicats étendus par ta main,
ent leur lit moins dur, leur asile plus sain.
hevres à leur tour veulent pour nourriture
euilles d'arboisier et l'onde la plus pure:
e de leur toit l'inclémence des airs;
reçoive au midi le soleil des hivers,

Ad medium conversa diem, cùm frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.

Hæ quoque non curâ nobis leviore tuendæ;
Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
Vellera mutentur Tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quàm magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minùs interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, setasque comantes,
Usum in castrorum, et miseris velamina nautis.
Pascuntur verò sylvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos;
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque
Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quò minùs est illis curæ mortalis egestas,
Avertes; victumque feres et virgea lætus
Pabula, nec totâ claudes fœnilia brumâ.

---

* Si leur riche toison fait la pourpre des rois,
Sa parure est utile au lieu d'être éclatante;
Le nocher sur les eaux, le soldat sous la tente,
Opposent sa dépouille aux rigueurs des frimas.
Ses enfants sont nombreux...

Jusqu'aux jours où Phébus, quittant l'urne céleste,
Du cercle de l'année acheve enfin le reste.

Oui, comme les brebis, l'humble chevre a ses droits;
Si leur riche toison, pour habiller les rois *
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture,
La chevre a des trésors qui ne lui cedent pas;
Ses enfants sont nombreux, son lait ne tarit pas;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambrosie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux contre l'âpre saison
Nous cede ces longs poils qui parent son menton.
Le jour, au fond des bois, au penchant des collines **,
Elle vit de buissons, de ronces, et d'épines;
Le soir, fidele à l'heure, elle rentre au hameau:
Elle-même rassemble et conduit son troupeau;
Et, le sein tout gonflé des tributs qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc au moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.

** Le jour au fond des bois, sur la cime des monts,
Elle broute la ronce, elle vit de buissons;
Et le soir, sous son toit, qu'elle sait reconnoître,
Rentre avec sa famille, et vient nourrir son maître.
Nourris-la donc toi-même au milieu des hivers,
Et tiens sa maison chaude....

At verò, zephyris cùm læta vocantibus æstas
In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet;
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba est.
Inde, ubi quarta sitim cœli colligerit hora,
Et cantu querulæ rumpunt arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam:
AEstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos; aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacrâ nemus accubet umbrâ:
Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus,
Solis ad occasum, cùm frigidus aëra vesper
Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
Littoraque alcyonem resonant, et acanthida dumi.

Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpè diem noctemque, et totum ex ordine mensem,
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis: tantùm campi jacet! Omnia secum
Armentarius Afer agit, tectumque, laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram
Non secùs ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam cùm carpit, et hosti

Mais le printemps renaît, et le zéphyr t'appelle:
Viens, conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle:
Sors, sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon,
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.
Mais quatre heures après, quand déja de ses chants
La cigale enrouée importune les champs,
Que ton peuple, conduit à la source prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne:
A midi, va chercher ces bois noirs et profonds
Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons;
Le soir, que ton troupeau s'abreuve et paisse encore.
Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore;
Tout semble ranimé, gazons, zéphyrs, oiseaux,
Rossignols dans les bois, alcyons sur les eaux.

Selon les lieux pourtant ces lois sont différentes:
Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes;
Là, leurs troupeaux épars ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hasard durant des mois entiers,
Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'égarent lentement dans un désert immense:
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulants,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlants,
Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante,
Et, traversant les eaux, franchissant les sillons,

Ante expectatum positis stat in agmine castris.

At non quà Scythiæ gentes, Mæoticaque unda,
Turbidus et torquens flaventes Ister arenas,
Quàque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta; neque ullæ
Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes;
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu latè, septemque assurgit in ulnas;
Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri:
Tum sol pallentes haud umquam discutit umbras;
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem oceani rubro lavit æquore currum:
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ;
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa priùs patulis, nunc hospita plaustris;
AEraque dissiliunt vulgò, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina;
Et totæ solidam in glaciem vertêre lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non seciùs aëre ningit;
Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum; confertoque agmine cervi
Torpent mole novâ, et summis vix cornibus extant
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,

rt devant l'ennemi planter ses pavillons.
:ais aux champs (11) où l'Ister roule ses flots rapides,
: bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
: lieux où le Rhodope, après un long détour,
mine vers le nord son oblique retour,
un troupeau ne sort de son étable obscure:
es champs sont sans herbe et les bois sans verdure;
e temps l'un sur l'autre entasse les hivers:
il ébloui n'y voit que de brillants déserts,
: des plaines de neige ou des rochers de glace
nt jamais le soleil n'effleura la surface:
frimas éternels et des brouillards épais
ignent tous ses feux, émoussent tous ses traits;
soit que le jour naisse ou qu'il meure dans l'onde,
nature y sommeille en une horreur profonde:
e fleuve en courant sent épaissir ses eaux;
chars osent rouler où voguoient des vaisseaux:
loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace;
aine sur les corps se roidit en cuirasse;
ache fend le vin; le froid brise le fer,
e l'eau sur la levre et le souffle dans l'air.
endant sous les flots de la neige qui tombe
oible brebis meurt, le fier taureau succombe,
daims sont engloutis, et le cerf aux abois
ouvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
tre ces animaux, désormais moins agiles,
rets sont superflus, les chiens sont inutiles:

Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ;
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.
  Ipsi in defossis specubus secura sub alta
Otia agunt terrâ, congestaque robora totasque
Advolvêre focis ulmos, ignique dedêre.
Hîc noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis:
Talis hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effrena virûm Riphæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora setis.
  Si tibi lanitium curæ, primùm aspera sylva,
Lappæque tribulique absint; fuge pabula læta;
Continuòque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantùm cui lingua palato
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum; plenoque alium circumspice campo.
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu aspernata vocantem.

---

* C'est là que ces mortels, près de leurs noirs foyers
Où brûlent des ormeaux et des chênes entiers,
Aussi grossiers que l'ours qui fournit leur parure,
Dans un morne loisir coulent leur vie obscure,

ıue, rugissant dans leurs froides prisons,
:vent en vain le fardeau des glaçons,
are les perce, et, mugissant de joie,
; antres profonds court dévorer sa proie.
là que ces mortels dans d'immenses brasiers *
nt des ormeaux et des chênes entiers;
te comme l'ours qui fournit sa parure,
ı morne loisir toute une horde obscure
par le jeu la longueur des hivers,
un jus piquant, nectar de ces déserts.
ris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines?
bois épineux et les fertiles plaines;
troupeaux, couverts d'un duvet précieux,
ıine sans tache éblouissent les yeux.
ante du belier la blancheur éclatante,
e eût-il l'éclat de la neige brillante,
gue à tes yeux offre quelque noirceur,
ıx du troupeau choisis un successeur:
de rappeler la blancheur de sa mere,
t hériteroit des taches de son pere.
ıi l'on peut soupçonner que ton cœur
lans le dieu Pan reconnoître un vainqueur,
ne toison plus blanche que l'ivoire
s le fond d'un bois lui valût la victoire.

---

t au jeu les nuits, et bravant les hivers,
t un jus piquant, nectar de ces déserts.

At cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes
Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas:
Hinc et amant fluvios magis, ac magis ubera tendunt
Et salis occultum referunt in lacte saporem.

Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
Quod surgente die mulsere, horisque diurnis,
Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.

Nec tibi cura canum fuerit postrema; sed unà
Veloces Spartæ catulos acremque Molossum
Pasce sero pingui: numquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos a tergo horrebis Iberos:
Sæpè etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas;
Sæpè volutabris pulsos sylvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.
Sæpè sub immotis præsepibus aut mala tactu

---

* *En des flots de nectar il transforme ces eaux.*

Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix?
Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris;
Seme d'un sel piquant (12) l'herbage qu'on leur donne :
Il répand dans leur lait un suc qui l'assaisonne;
Et, leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux,
En des sources de lait il transforme ces eaux *.

Plusieurs, pour conserver ce nectar salutaire,
Défendent aux enfants l'approche de leur mere.
Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaissir quand l'ombre est de retour;
Ceux du soir, dans des joncs tressés pour cet usage,
La ville au point du jour les reçoit du village;
Ou, le sel les sauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.

Il faut savoir aussi dresser des chiens fideles :
D'un pain pêtri de lait nourris ces sentinelles;
Tu braves avec eux et les loups affamés,
Et le voleur nocturne, et les brigands armés :
Tantôt tu les verras pleins d'adresse ou d'audace,
Du lievre fugitif interroger la trace,
Lancer le faon timide, ou dans les bois fangeux
Livrer au sanglier un assaut courageux,
Ou, par leur course agile et leur voix menaçante,
Presser des daims légers la troupe bondissante.

Sur-tout que le bercail soit purgé de serpents :
Poursuis la flamme en main tous ces hôtes rampants.
Quelquefois sous la crêche une affreuse vipere

Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique aspergere virus,
Fovit humum: cape saxa manu, cape robora, pa[illegible]
Tollentemque minas et sibila colla tumentem
Dejice: jamque fugâ timidum caput abdidit altè,
Cùm medii nexus extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbe[illegible]

Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum,
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
Stagna colit; ripisque habitans, hîc piscibus atram
Improbus ingluviem ranisque loquacibus explet:
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens,
Sævit agris, asperque siti, atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub divo carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,
Cùm, positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Volvitur, aut, catulos tectis aut ova relinquens,

ɔin du jour importun a choisi son repaire;
: souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
ɔmestique ennemie, infecte les troupeaux:
ès que tu la verras s'agiter sur la terre,
ı, cours, souleve un tronc, saisis-toi d'une pierre;
algré ses sifflements, malgré son fier courroux,
appe: déja sa tête est cachée à tes coups,
ındis que de son corps, déchiré sur l'arene,
:s cercles déroulés la suivent avec peine.
Plus terrible cent fois ce serpent écaillé
ıi rampe fièrement sur son ventre émaillé,
ıi, dressant dans les airs une crête superbe,
isse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe:
ıand le printemps humide et l'autan orageux
ɔnflent les noirs torrents, mouillent les champs fangeux,
habite des lacs les retraites profondes,
ıgloutit les poissons, et dépeuple les ondes:
été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux?
ırieux il bondit du fond de ses roseaux,
, les yeux enflammés et la gueule béante,
: sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
ɜ préservent les dieux d'aller dans les forêts
ıûter le doux sommeil ou respirer le frais,
ırsqu'oubliant ses œufs ou sa jeune famille,
monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
us sa nouvelle peau, jeune, agile, et vermeil,

Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis!

Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altiùs ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu; vel cùm tunsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt; udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni:
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurcâ,
Et spumas miscent argenti, ac sulphura viva,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quàm si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os. Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, et meliora deos sedet omina poscens.
Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Cùm furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam;
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,

Darde une triple langue et s'étale au soleil !

Je veux t'apprendre aussi les marques, l'origine
Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
Si des buissons aigus, ou les âpres hivers,
Ou les eaux de la pluie, ont pénétré leurs chairs ;
Si, lorsque le ciseau leur ravit leur dépouille,
Le bain ne lave pas la sueur qui les mouille,
Souvent un mal honteux infecte les agneaux :
Pour les en garantir plonge-les dans les eaux ;
Que le hardi belier s'abandonne à leur pente,
Et sorte en secouant sa laine dégouttante ;
Ou bien enduis leur corps privé de sa toison
De la graisse du soufre et des sucs de l'oignon ;
Joins-y des verds sapins la résine visqueuse,
L'écume de l'argent, une cire onctueuse,
Et la fleur d'Anticyre, et le bitume noir,
Et le marc de l'olive enlevé du pressoir ;
Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
D'un mal qui se nourrit et s'accroît en silence,
Hâte-toi, que l'acier sagement rigoureux
S'ouvre au sein de l'ulcere un chemin douloureux.
C'en est fait des troupeaux si les bergers tranquilles
Ne combattent le mal que par des vœux stériles.
Même quand la douleur, pénétrant jusqu'aux os,
D'un sang séditieux fait bouillonner les flots,
Sous le pied des brebis que la fievre ravage
Qu'à ces flots jaillissants le fer ouvre un passage ;

Cùm fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.
Quam procul aut molli succedere sæpiùs umbræ
Videris, aut summas carpentem ignaviùs herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
Pascentem, et seræ solam decedere nocti;
Continuò culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo,
Quàm multæ pecudum pestes: nec singula morbi
Corpora oorripiunt, sed tota æstiva repentè, (tem
Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine gen
Tum sciat aërias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Iapydis arva Timavi,
Nunc quoque pòst tanto videat, desertaque regna
Pastorum, et longè saltus latèque vacantes.
Hîc quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque autumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum,
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpè in honore deûm medio stans hostia ad aram,

---

* *Mais* non, peres, enfants, tout périt sans ressource.

Art connu, dans le nord (13), de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.
  Vois-tu quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de l'herbage,
Sur le tendre gazon tomber languissamment,
La nuit seule au bercail revenir lentement?
Qu'elle meure aussitôt; le mal, prompt à s'étendre,
Deviendroit sans remede à force d'en attendre.
  Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail regnent de maux divers:
Encor s'ils s'arrêtoient dans leur funeste course!
Peres, meres, enfants, tout périt sans ressource *.
Timave (14), Noricie, ô lieux jadis si beaux,
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste: hélas! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
  Là, l'automne, exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort! D'abord des feux brûlants
Couroient de veine en veine, et desséchoient leurs flancs;
Tout-à-coup aux accès de cette fievre ardente
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante,
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement et dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante

Lanea dum niveâ circumdatur infula vittâ,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros;
Aut si quam ferro mactaverat antè sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejunâ sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt;
Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.

Labitur, infelix studiorum, atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit: demissæ aures; incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus; aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.

Hæc ante exitium primis dant signa diebus:
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum verò ardentes oculi, atque attractus ab altò
Spiritus interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.

Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos; ea visa salus morientibus una:
Mox erat hoc ipsum exitio, furiisque refecti
Ardebant; ipsique suos, jam morte sub ægra,

Des prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint;
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail; dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un verd pâturage;
Le chien si caressant expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain:
Sa peau rude se seche, et résiste à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux:
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme; il gémit; son haleine
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiege son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente;
Mais ses forces bientôt se changeant en fureur,
(O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)

(Dî meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus : it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis; at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ:
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.

---

* L'émail d'un verd gazon, l'asile d'un bois sombre.

** Dans leurs regards est peinte une morne tristesse;
Leur flanç est décharné, leur pas se ralentit;
Et, penché mollement, leur front s'appesantit.

L'animal frénétique, à son heure derniere,
Tournoit contre lui-même une dent meurtriere.
Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon?
Il meurt; l'autre, affligé de la mort de son frere,
Regagne tristement l'étable solitaire;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre *,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le crystal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse **;
Leurs flancs sont décharnés; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.
Hélas! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons:
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour appaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées:
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux;

Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contentâ cervice trahunt stridentia plaustra.

Non lupus insidias explorat ovilia circum,
Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.

Jam maris immensi prolem, et genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit; insolitæ fugiunt in flumina phocæ;
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis astantibus hydri:
Ipsis est aër avibus non æquus, et illæ
Præcipites altâ vitam sub nube relinquunt.

Præterea nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes; cessere magistri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus:
Sævit et in lucem Stygiis emissa tenebris
Pallida Tisiphone, Morbos agit antè Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altiùs effert.
Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes
Arentesque sonant ripæ, collesque supini:
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,

A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumieres;
Le timide chevreuil ne pensoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage,
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage;
L'art vaincu cede au mal ou redouble sa rage:
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Leve de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines:

Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt:
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flammâ;
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verùm etiam invisos si quis tentârat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

FINIS LIBRI TERTII.

vain l'onde et le feu pénétroient leur toison,
n ne pouvoit domter l'invincible poison;
malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
t osé revêtir ces dépouilles impures!
dain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
couvroit tout entier de brûlantes tumeurs;
corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
d'invisibles feux périssoient consumées.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

NOTES

DU LIVRE TROISIEME.

---

(1) Jeune Palès, et toi, divin berger d'Admete.

Palès est la déesse des bergers. Le berger d'Admete est Apollon, qui garda les troupeaux de ce roi sur les bords de l'Amphryse.

(2) Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas?

Hylas étoit un jeune homme cher à Hercule : dans le voyage des Argonautes, les nymphes l'enleverent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau.

Eurysthée, roi de Mycene, fils d'Amphytrion et d'Alcmene, par ordre de Junon, condamna Hercule son frere à des travaux pénibles.

Busiris étoit un roi d'Égypte qui immoloit à ses dieux les étrangers que le sort jetoit dans ses états. Ces sacrifices, assez ordinaires chez les anciens, avoient pour prétexte la religion, et pour véritable motif le soupçon

inte. La mort de ce roi est un des travaux

'.

ne connoît Pélops et sa fatale amante?

lamie étoit fille d'OEnomaüs, roi d'Elide. ıyant prédit au pere qu'il seroit tué un jour endre, il déclara que celui-là seul épouseroit i pourroit le vaincre à la course des chars; s'il étoit vaincu, il seroit mis à mort. Il avoit ıx admirables, engendrés par le vent, et qui en vîtesse. Treize princes périrent dans cet exer- uatorzieme fut plus heureux. Pélops, fils de corrompit l'écuyer du roi, qui mit au char de e un essieu qui se rompit: OEnomaüs tomba, e lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippo- e Pélops, fils de Tantale, avoit une épaule

courses de Latone et son isle flottante.

, après de longues courses, accoucha de Diane lon dans Délos, qui, ayant été flottante jus- fut enfin fixée pour avoir donné un asile à la ı entrevoit encore ici, dans la maniere dont rle des Grecs, une espece de mépris pour :s.

iaturne, surpris dans un tendre larcin,
ıperbe coursier se transforma soudain.

: fut surpris avec Phillyre, fille de l'Océan,

par Rhéa sa femme : pour échapper à ses reproches, il se sauva sous la figure d'un cheval.

(6) Érichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux.

Il est probable qu'il s'agit ici d'Erichthon, fils de Dardanus et pere de Tros, parceque Pline le nomme parmi les Phrygiens auxquels il fait honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

(7) Vole un insecte affreux...

Varron l'appelle *tabanus*, d'où vient notre mot taon.

(8) Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole...

Virgile compare la vîtesse du cheval qui galope au souffle rapide de l'aquilon : de même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les moissons, les forêts, les champs, et la mer; l'autre, dans sa course, touche à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup d'œil quelque chose de vague : et telles sont assez souvent les comparaisons employées par les poëtes anciens; ils ne cherchent pas des rapports exacts et suivis entre les objets comparés, comme nos auteurs modernes; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont

plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques et moins riches.

(9) Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!

Virgile fait ici allusion à l'histoire de Léandre, qui passoit un bras de mer pour aller trouver Héro son amante.

(10) Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Il y a dans le texte, *Glauci Potniades malis membra absumpsere quadrigæ*. Potnie étoit une ville de Béotie près de Thebes. Glaucus, né dans cette ville, empêcha quatre cavales de s'accoupler, pour les rendre plus légeres à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses lois, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente qu'ils déchirerent leur maître.

(11) Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides...

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie. Mais il faut songer que les anciens entendoient souvent par la Scythie tous les peuples du nord, comme ils appeloient *Indiens* tous les peuples de l'orient, et qu'en général les noms géographiques, chez les Romains, avoient, comme j'ai déja remarqué, une acception très étendue. Ovide, qui

fut exilé dans ces contrées, semble avoir calqué sa description sur celle de Virgile : c'est une preuve de plus en sa faveur.

(12) Seme d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.

Il faut que le sel soit bien salutaire pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chere une chose si commune et si nécessaire.

(13) Art connu, dans le nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Ces peuples étoient les Bisaltes, nation de Macédoine; les Getes, qui habitoient près du Danube; les Gélons, que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie. La Motraye, dans ses voyages, nous apprend que les peuples qui habitent maintenant ce qu'on appeloit les déserts des Getes, et plusieurs autres hordes tartares, vivent encore de la même maniere; qu'un de ses guides, après avoir long-temps erré dans ces déserts, saigna son cheval et but son sang.

(14) Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux!...

La Noricie est une partie de la Baviere; l'Iapydie est le Frioul ou la Carniole. Le Timave est un petit fleuve du Frioul, qui va se jeter dans la mer Adriatique. Virgile, dans cette description d'une peste, avoit sûrement

en vue celle qui ravagea l'Attique, et dont on trouve la description dans Thucydide et dans Lucrece. Plusieurs de ses observations, et même de ses expressions, sont empruntées de ces auteurs; mais il ne faut pas en conclure que cette peste soit la même que celle qu'ils ont décrite. 1° Virgile la place dans un pays différent; 2° la peste de l'Attique attaqua à la fois les hommes et les animaux, tandis que dans Virgile les hommes sont préservés de ce fléau.

FIN DES NOTES DU LIVRE III.

LIBER QUARTUS.

Protenus aërii mellis cœlestia dona
Exsequar : hanc etiam, Mæcenas, aspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis
Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.
In tenui labor ; at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Principio sedes apibus statioque petenda,
Quò neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique pe
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque voluc
Et manibus Procne pectus signata cruentis :
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.

At liquidi fontes et stagna virentia musco

---

* Ne foule aux pieds les fleurs, et des feuilles humides
Ne détache en courant les diamants limpides.



Ch. Eisen Inv. Tilliard Sculp.

LIVRE QUATRIEME.

x je vais chanter le peuple industrieux
eueille le miel, ce doux présent des cieux.
e, daigne encor sourire à mes abeilles :
es petits objets que de grandes merveilles !
je vais célébrer leur police, leurs lois,
ravaux du peuple, et la valeur des rois;
dieu des vers veut me servir de maître,
le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.
ord, de tes essaims établis le palais
lieu dont le vent ne trouble point la paix :
t à leur retour feroit plier leurs ailes
lantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
mais auprès d'eux le chevreau bondissant
ne folâtrer sur le gazon naissant,
che des fleurs ces gouttes de rosée *
emblent, le matin, sur la feuille arrosée.
l'eux le verd lézard, les guêpiers ennemis,
sanglante encor (1) du meurtre de son fils,
e peuple d'oiseaux avide de pillage:
rcent par-tout un affreux brigandage,
sissant l'abeille errante sur le thym,
it à leurs enfants un barbare festin.
eux près des essaims une source d'eau claire,

Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumb
Ut, cùm prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori, *
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.

In medium, seu stabit iners, seu profluet hun
Transversas salices et grandia conjice saxa,
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum solem, si fortè morantes
Sparserit, aut præceps neptuno immerserit Euru

Hæc circum casiæ virides, et olentia latè
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illa
Nequidquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera glut
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.

---

* Un ruisseau transparent qui baigne leur séjour,
Et l'ombre d'un palmier impénétrable au jour.

nnés d'une mousse légere;
ruisseau fuyant sous le gazon *,
: épais protege leur maison.
printemps, développant ses ailes,
2) conduit ses peuplades nouvelles,
vite à respirer le frais,
›it sous son feuillage épais.
eau serpente, ou soit qu'elle repose,
es bords, des arbres qu'elle arrose,
ponts, où les essaims nouveaux,
vents ou plongés dans les eaux,
oleil leurs bataillons timides,
ail de leurs ailes humides.
le thym leur aliment chéri,
mé, le serpolet fleuri,
quet, s'étendent en verdure,
: y boive une onde pure.
nés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
l'air le fruit de leurs travaux,
ur contour qu'une étroite ouverture.
eur le miel craint la froidure;
été, se durcit dans l'hiver:
: fente ouvre un passage à l'air,
:he un peuple entier conspire;
eurs, il la garnit de cire,
épôt, pour ces sages emplois,
ueux (3) que la gomme des bois.

Sæpè etiam effossis (si vera est fama) latebris
Sub terra fovere larem, penitùsque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro:
Tu tamèn e levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circùm, et raras superinjice frondes.

Neu propiùs tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancrós; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

*

Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstivâ luce reclusit,
Illæ continuò saltus sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc nescio quâ dulcedine lætæ
Progeniem nidosque fovent; hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.

Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,

---

* Que l'if ne croisse pas près de leur édifice;
Loin d'elles sur le feu fais rougir l'écrevisse;
Crains les profondes eaux, les vapeurs du limon,
Et ces bruyants échos qui redoublent le son.
Mais le printemps renaît, l'hiver fuit, l'air s'épure,

Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre:
Joins ton art à leurs soins; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile, et de feuilles couverts.

De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice:
Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse;
Défends à l'if impur d'ombrager leur maison *;
Crains les profondes eaux, crains l'odeur du limon,
Et la roche sonore où l'Echo qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.

Mais le printemps renaît; de l'empire de l'air
Le soleil triomphant précipite l'hiver,
Et le voile est levé qui couvroit la nature:
Aussitôt, s'échappant de sa demeure obscure,
L'abeille prend l'essor, parcourt les arbrisseaux;
Elle suce les fleurs, rase, en volant, les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,
Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et pétrit de son miel le liquide trésor.

Bientôt abandonnant les ruches maternelles,
Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,

Et l'astre des saisons rajeunit la nature;
L'abeille prend son vol, parcourt les arbrisseaux;
Elle suce la rose, elle effleure les eaux.
C'est de ces doux tributs...

Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces et frondea semper
Tecta petunt; huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen;
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circum:
Ipsæ consident medicatis sedibus; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuòque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longè præsciscere; namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum:
Tum trepidæ inter se coëunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos;
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
Erumpunt portis; concurritur; æthere in alto
Fit sonitus; magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt: non densior aëre grando,
Nec de concussa tantùm pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant,
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
Aut hos, versa fugâ victor dare terga subegit:

Fend les vagues de l'air, et sous un ciel d'azur
S'avance lentement, tel qu'un nuage obscur :
Suis sa route ; il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure et des toits de feuillage :
Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym ;
De Cybele à l'entour fais retentir l'airain :
Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.
Mais lorsqu'entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes :
Un bruit guerrier s'éleve, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés :
Les combattants épars déja sont attroupés,
Déja brûlent de vaincre, ou de mourir fideles ;
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et, rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne :
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne :
L'air au loin retentit du choc des bataillons ;
Le globe ailé s'agite, et roule en tourbillons ;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe :
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois ;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Verùm ubi ductores acie revocaveris ambo,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci: melior vacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens;
(Nam duo sunt genera); hic melior, insignis et ore,
Et rutilis clarus squamis; ille horridus alter
Desidiâ, latamque trahens inglorius alvum.

Ut binæ regum facies, ita corpora plebis:
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Cùm venit, et terram sicco spuit ore viator
Aridus; elucent aliæ, et fulgore coruscant
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles: hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes; nec tantùm dulcia, quantù
Et liquida, et durum bacchi domitura saporem.

At cùm incerta volant cœloque examina ludunt
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor: tu regibus alas
Eripe; non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.

Invitent croceis halantes floribus horti;

Et dans un foible corps s'allume un grand courage :
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.
Aisément on connoît le plus vaillant des deux :
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux ;
L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.
Il faut, comme les rois, distinguer les sujets :
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets ;
Leur couleur est pareille à la poussiere humide
Que chasse un voyageur de son gosier aride :
Les autres sont polis, et luisants, et dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfere cette race : elle seule, en automne,
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne :
Elle seule au printemps te distille un miel pur
Qui domte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.
Cependant si ce peuple, en son humeur volage,
Quittoit ses ateliers, suspendoit son ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois :
Arrache seulement les ailes de ses rois ;
Quels sujets oseront, quand leur chef est tranquille,
Abandonner leur poste et déserter la ville ?
Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;

Et custos furum atque avium, cum falce saligna,
Hellespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis
Tecta serat latè circùm, cui talia curæ;
Ipse labore manum duro terat; ipse feraces
Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intiba rivis;
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, et amantes littora myrtos.

Namque sub OEbaliæ memini me turribus arcis,
Quà niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant: nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circùm
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis; seràque revertens
Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis;
Primus vere rosam atque autumno carpere poma;

ıge de pins verds les dômes qu'ils habitent:
s vapeurs du thym au travail les invitent;
riape, en ces lieux, écarte avec sa faux
nain des voleurs et le bec des oiseaux;
naître des fruits, fais-y croître des plantes,
se aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.
ıon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
ıâtoit enfin de regagner le port,
tre je peindrois les lieux chéris de Flore;
cisse en mes vers s'empresseroit d'éclore;
ses m'ouvriroient leurs calices brillants;
tueux concombre arrondiroit ses flancs;
rsil toujours verd, des pâles chicorées
ıse abreuveroit les tiges altérées;
rberois le lierre et l'acanthe en berceaux;
nyrte amoureux ombrageroit les eaux.
: lieux où le Galese (4), en des plaines fécondes,
les blonds épis roule ses noires ondes,
ı, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
seur d'un terrain long-temps abandonné;
t un sol ingrat, rebelle à la culture,
offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
ıi des raisins, et funeste aux moissons:
fois, en ces lieux hérissés de buissons,
rterre de fleurs, quelques plantes heureuses
voient avec soin ses mains laborieuses,
din, un verger, dociles à ses lois,

Et cum tristis hiems etiamnum frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
AEstatem increpitans seram, zephyrosque morantes.
Ergo apibus fœtis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus;
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem autumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pirum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

Nunc age, naturas apibus quas Juppiter ipse
Addidit expediam, pro qua mercede, canoros

---

* Interrompoit encor la course des ruisseaux.

onnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
ir, des simples mets que ce lieu voyoit naître
ains chargeoient, sans frais, une table champêtre:
illoit le premier les roses du printemps,
emier, de l'automne amassoit les présents;
squ'autour de lui, déchaîné sur la terre,
er impétueux brisoit encor la pierre,
frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux *,
éja de l'acanthe émondoit les rameaux,
u printemps tardif accusant la paresse,
noit les zéphyrs, et hâtoit sa richesse.
lui le verd tilleul tempéroit les chaleurs;
pin pour l'abeille y distilloit ses pleurs:
, dès le printemps, toujours prêts à renaître,
ombrables essaims enrichissoient leur maître,
ssoit le premier ses rayons toujours pleins,
miel le plus pur écumoit sous ses mains:
is Flore chez lui n'osa tromper Pomone;
ue fleur du printemps étoit un fruit d'automne.
oit aligner (5), pour le plaisir des yeux,
oiriers déja forts, des ormes déja vieux,
s pruniers greffés, et des platanes sombres
éja recevoient les buveurs sous leurs ombres.
l'autres chanteront les trésors des jardins:
nps fuit; je revole aux travaux des essaims.
is, parmi les sons des cymbales bruyantes,
ille, secondant les soins des Corybantes,

Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavêre sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum;
Et patriam solæ et certos novere penates:
Venturæque hiemis memores, æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris: pars intra septa domorum
Narcissi lacrymam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces
Suspendunt ceras: aliæ, spem gentis, adultos
Educunt fœtus: aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas:
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Ac veluti lenti Cyclopes fulmina massis
Cùm properant: alii taurinis follibus auras
Accipiunt redduntque; alii stridentia tingunt
AEra lacu; gemit impositis incudibus AEtna:
Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Non aliter (si parva licet componere magnis)

berceau le jeune roi du ciel;
stinct fut le prix de son miel.
sujets unissent leurs fortunes;
communs, les richesses communes:
rs, obéit à des lois,
mps chauds les besoins des temps froids.
fleurs dépouiller le calice;
c brillant et des pleurs du narcisse
ents de ses murs réguliers,
de cire entoure ses foyers;
miel pur d'une essence choisie,
liers de sa douce ambrosie;
état des enfants précieux:
our vont observer les cieux;
ntinelle, et veillent à la porte;
cevoir les fardeaux qu'on apporte;
a guerre au frélon dévorant:
; par-tout coule un miel odorant.
Vulcain, dans les flancs de la terre,
i de forger le tonnerre:
r enferme et déchaîne les vents;
'acier dans les flots frémissants;
ugi tourne la masse ardente;
t gémit sous l'enclume pesante;
oureux lèvent de lourds marteaux,
cadence et domtent les métaux.
ts objets si les grands se comparent,

Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, et dædala fingere tecta.
At fessæ multâ referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ: pascuntur et arbuta passim
Et glaucas salices, casiamque, crocumque ruben
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus u
Manè ruunt portis, nusquam mora; rursus easd
Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora cura
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum:
Pòst, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.
Nec verò a stabulis, pluviâ impendente, reced
Longiùs, aut credunt cœlo, adventantibus Euris
Sed circùm tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant; et sæpè lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt; his sese per inania nubila librant.
Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quòd nec concubitu indulgent, nec corpora seg
In venerem solvunt, aut fœtus nixibus edunt:
Verùm ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt; ipsæ regem parvosque quirites
Sufficiunt, aulasque et cerea regna refingunt.
Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi

:s corps différents les essaims se séparent.
eillesse d'abord préside aux bâtiments,
ne des remparts les longs compartiments;
unesse, des murs abandonnant l'enceinte,
e safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,
:s tilleuls fleuris, enleve son butin,
onne la lavande, et dépouille le thym.
les voit s'occuper, se délasser ensemble.
ore luit, tout part; la nuit vient, tout s'assemble;
ɔir d'un doux repos les invite au retour;
:mpresse à la porte, on bourdonne à l'entour;
;on alcove enfin chacune se cantonne:
le bruit; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
r est-il orageux et le vent incertain?
ıasarde pas de voyage lointain:
ri des remparts de sa cité tranquille,
uiser une onde à ses travaux utile;
vent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
l'un grain de sable il affronte le vent.
enfants sont nombreux; cependant, ô merveille!
ıen est inconnu de la pudique abeille;
.nt ses plaisirs ainsi que ses douleurs,
lopte des vers éclos du sein des fleurs,
nes citoyens repeuple son empire,
:e un roi nouveau dans des palais de cire *.

ıçe un nouveau roi...

Excipiat (neque enim plus septima ducitur æstas),
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domûs, et avi numerantur avorum.
Sæpè etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animum sub fasce dedêre:
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis!
Præterea regem non sic AEgyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes,
Observant. Rege incolumi, mens omnibus una est:
Amisso, rupere fidem; constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvêre favorum.
Ille operum custos; illum admirantur, et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes;
Et sæpè attollunt humeris, et corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
AEtherios dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas:
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
Si quando sedem angustam servataque mella
Thesauris relines; priùs haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.

Aussi, quoique le sort, avare de ses jours,
Au septieme printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle; et sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfants remplacent leurs ancêtres.
 Plus d'une fois aussi, sur des cailloux tranchants,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime!
 Quel peuple de l'Asie honore autant son roi?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi:
Est-il mort? ce n'est plus que discorde civile;
On pille les trésors, on démolit la ville :
C'est l'ame des sujets, l'objet de leur amour;
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.
 Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé :
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde;
Dieu circule par-tout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globe de lumiere,
Vont rejoindre leur être à la masse premiere.
 Enfin veux-tu ravir leur nectar écumant?
Devant leur magasin porte un tison fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche

Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.

Bis gravidos cogunt fœtus, duo tempora messis;
Taygete simul os terris ostendit honestum
Pleias, et Oceani spretos pede reppulit amnes,
Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.

Sin duram metues hiemem, parcesque futuro,
Contusosque animos et res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes,
Quis dubitet? nam sæpè favos ignotus adedit
Stellio, lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ
In foribus laxos suspendit aranea casses:
Quò magis exhaustæ fuerint, hòc acriùs omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, et floribus horrea texent.

Si verò (quoniam casus apibus quoque nostros

Pleuve pour l'écarter sur l'insecte farouche.
L'abeille est implacable en son inimitié,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.
Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis,
Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde,
Taygete (6) monte aux cieux pour éclairer le monde,
Et lorsque cette nymphe (7), au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.
Toutefois, si l'hiver, alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Épargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides :
La chenille en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frêlon se rit de leur foible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiegent leur palais;
Et l'impure araignée y suspend ses filets;
Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
De l'état appauvri répare l'indigence.
Comme nous cependant ces foibles animaux
Éprouvent la douleur et connoissent les maux;

Vita tulit) tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:
Continuò est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies; tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt;
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent,
Aut intus clausis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame et contracto frigore pigræ.
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant;
Frigidus ut quondam sylvis immurmurat auster,
Ut mare sollicitum stridet refluentibus undis,
AEstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.

Hîc jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psythiâ passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.

Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba:
Namque uno ingentem tollit de cespite sylvam,
Aureus ipse; sed in foliis, quæ plurima circùm
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ;
Sæpè deûm nexis ornatæ torquibus aræ;

Des syptômes certains toujours en avertissent:
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent;
On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les bois,
Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans des forges brûlantes.
Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur?
Que des sucs odorants raniment sa langueur;
Et, dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-la toi-même.
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
Et la rose flétrie, et l'herbe du Centaure.
Mais il est une fleur plus salutaire encore.
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le Melle (8) la voit naître et lui donne son nom:
De rejetons nombreux un amas l'environne;
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes:
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.

Asper in ore sapor; tonsis in vallibus illum
Pastores et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.

Sed si quem proles subitò defecerit omnis,
Nec genus unde novæ stirpis revocetur habebit,
Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
Pandere, quoque modo cæsis jam sæpè juvencis
Insincerus apes tulerit cruor. Altiùs omnem
Expediam, primâ repetens ab origine, famam.

Nam quà Pellei gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura faselis,
Quàque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem AEgyptum nigrâ fœcundat arenâ,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis,
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.

Exiguus primùm, atque ipsos contractus ad usus
Eligitur locus: hunc angustique imbrice tecti
Parietibusque premunt arctis, et quattuor addunt,
Quattuor a ventis obliquâ luce fenestras.
Tum vitulus bimâ curvans jam cornua fronte
Quæritur; huic geminæ nares, et spiritus oris.

Dans les flots odorants d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, et devant tes abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.
Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit:
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple (9) dont le Nil inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon voit la verdure éclore;
Les voisins des Persans qu'il baigne de ses eaux;
Les lieux où, vers la mer courant par sept canaux,
Il fuit les cieux brûlants témoins de sa naissance,
De cet art précieux attestent la puissance.
Ce mystere d'abord veut des réduits secrets;
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface, étroitement bornée,
Soit enceinte de murs, et d'un toit couronnée,
Et que des quatre points qui divisent le jour
Une oblique clarté se glisse en ce séjour.
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes;
Qu'on l'étouffe malgré ses efforts impuissants,
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire: on le laisse en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.

Multa reluctanti obstruitur; plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, zephyris primùm impellentibus undas,
Ante novis rubeant quàm prata coloribus, ante
Garrula quàm tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
AEstuat; et visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primò, mox et stridentia pennis,
Miscentur, tenuemque magis magis aëra carpunt;
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere; aut ut nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit?
  Pastor Aristæus, fugiens Peneïa Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens; atque hac affatus voce parentem:
Mater, Cyrene mater, quæ gurgitis hujus
Ima tenes, quid me præclarâ stirpe deorum
(Si modò, quem perhibes, pater est Thymbræus Apol

---

* Aristée autrefois vit mourir ses abeilles;
Des vallons du Pénée il part en soupirant;
Vers la source du fleuve il arrive en pleurant;

Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déja les doux zéphirs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise (10)! ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore:
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore;
Sur des ailes bientôt il s'éleve en tremblant,
Plus vigoureux enfin, le bataillon volant
S'élance, aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.

Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné *
Par la contagion, par la faim moissonné:
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive; il s'arrête, et tout baigné de pleurs,
A sa mere en ces mots exhale ses douleurs:
Déesse de ces eaux, ô Cyrene! ô ma mere!
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon pere,

Il s'arrête, il s'écrie: O Cyrene! ô ma mere!
Si je puis me vanter...

Invisum fatis genuisti? aut quò tibi nostri
Pulsus amor? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.
Quin age, et ipsa manu felices erue sylvas,
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes,
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit: eam circum Milesia vellera nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore;
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla;
Nesæe, Spiooque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, et flava Lycorias (altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores);
Clioque et Beroë soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ;
Atque Ephyre, atque Opis, et Asia Deïopeja,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.

Inter quas curam Clymene narrabat inanem

élas ! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
ue pour l'abandonner aux destins ennemis?
a mere, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
ù sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
élas ! parmi les dieux j'espérois des autels,
t je languis sans gloire au milieu des mortels!
e prix de tant de soins qui charmoit ma misere,
es essaims ne sont plus; et vous êtes ma mere!
chevez; de vos mains ravagez ces coteaux,
mbrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
ans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
uisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.
Cyrene entend sa voix au fond de son séjour:
rès d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
iloient d'un doigt léger des laines verdoyantes;
eurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
à sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur;
t Clio toujours fiere, et Béroë sa sœur,
'outes deux se vantant d'une illustre origine,
talant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine;
t la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
'halie au teint de rose, Éphyre au sein de lis;
'rès d'elle Cymodoce à la taille légere,
ydippe vierge encore, Lycoris déja mere;
'ous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
'resser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymene au milieu d'elles

Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta;
Aque chao densos divûm numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere: sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens, summâ flavum caput extulit undâ;
Et procul: O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror: ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus, Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit.

Huic perculsa novâ mentem formidine mater:
Duc age, duc ad nos; fas illi limina divûm
Tangere, ait. Simul alta jubet discedere latè
Flumina, quà juvenis gressus inferret: at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.

Jamque domum mirans genitricis, et humida re
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, et ingenti motu stupefactus aquarum,

Leur racontoit des dieux les amours infideles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mere une seconde fois.
Cyrene s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mere est, dit-il, insensible à ses pleurs.
Mon fils! répond Cyrene en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne: et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amene mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux:
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de crystal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mere et son liquide empire;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants,

Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput unde altus primùm se erumpit Enipeus;
Unde pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior influit amnis.

Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantilia villis;
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula; Panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater: Cape Mæonii carchesia Bacchi;
Oceano libemus, ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores
Centum quæ sylvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam:
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit;
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa:

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.

i, sortant en grondant de leur grotte profonde,
›menent en cent lieux leur course vagabonde.
: là partent le Phase et le vaste Lycus,
: pere des moissons, le riche Caïcus,
'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
e Tibre encor plus fier de baigner l'Italie,
'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
:t l'Anio paisible, et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais:
Sa mere en l'écoutant sourit, et le rassure;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encèns, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils: afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan, le vieux pere du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante,
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots:
Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallene (11) est sa patrie; et, dans ce même jour,

Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit
Pallenen : hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus ; novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur ;
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus
Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, priùs vinclis capiendus, ut omnem
Expediat morbi causam eventusque secundet :
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes ; vim duram et vincula capto
Tende ; doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios cùm sol accenderit æstus,
Cùm sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quò fessus ab undis
Se recipit, facilè ut somno aggrediare jacentem.
Verùm, ubi correptum manibus vinclisque tenebis,
Tum variæ illudent species atque ora ferarum :
Fiet enim subitò sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulvâ cervice leæna ;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet ; aut in aquas tenues dilapsus abibit :
Sed, quantò ille magis formas se vertet in omnes,
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla ;
Donec talis erit, mutato corpore, qualem
Videris incepto tegeret cùm lumina somno.

Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem,

ers ces bords fortunés il hâte son retour:
es Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
espectent de ce dieu la science sacrée;
es regards pénétrants, son vaste souvenir,
'mbrassent le présent, le passé, l'avenir;
récieuse faveur du dieu puissant des ondes,
'ont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
ar lui tu connoîtras d'où naissent tes revers;
ais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
n a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,
ésiste à la priere, et cede à la contrainte.
oi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
e ses feux dévorants jaunira le gazon,
l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
: guiderai tes pas vers une grotte sombre
ù sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
à, tu le surprendras dans les bras du repos.
lais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
:rpent, il s'entrelace; et lion, il rugit;
'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit:
ais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
us il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
doubler tes assauts, épuiser ses secrets,
forcer ton captif à reprendre ses traits.
Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
pand d'un doux parfum l'essence précieuse:

Quo totum nati corpus perduxit: at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis;
Intus se vasti Proteus tegit obice saxi.
Hîc juvenem in latebris aversum a lumine nympha
Collocat: ipsa procul nebulis obscura resistit.

Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat, cœlo et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant:
Cùm Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat; eum vasti circum gens humida ponti
Exultans rorem latè dispergit amarum;
Sternunt se somno diversæ in littore phocæ.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.

Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille, suæ contrà non immemor artis,

: pure ambrosie embaume ses cheveux,
l son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
ein des vastes mers s'avance un mont sauvage
e flot mugissant, brisé par le rivage,
.vise, et s'enfonce en un profond bassin
reçoit les nochers dans son paisible sein;
lans un antre obscur se retiroit Protée.
ne le prévient, y conduit Aristée,
lace loin du jour, dans l'ombre de ces lieux,
ouvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.
éja le Chien brûlant dont l'Inde est dévorée
issoit tous ses feux sur la plaine altérée;
l'ardent Midi, desséchant les ruisseaux,
u'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux:
respirer le frais dans sa grotte profonde,
ée en ce moment quittoit le sein de l'onde;
rche; près de lui le peuple entier des mers
lit, et fait au loin jaillir les flots amers:
ces monstres épars s'endorment sur la rive.
, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive,
que le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
eu sur son rocher compte au loin son troupeau.
peine il s'assoupit, que le fils de Cyrene
urt, pousse un grand cri, le saisit, et l'enchaîne.
eillard de ses bras sort en feu dévorant;
chappe en lion, il se roule en torrent.
, las d'opposer une défense vaine,

Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verùm, ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus:
Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis? inquit. At ille:
Scis, Proteu, scis ipse; neque est te fallere quidquam:
Sed tu desine velle; deûm præcepta secuti
Venimus huc, lapsis quæsitum oracula rebus.
Tantùm effatus. Ad hæc vates vi denique multâ
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,
Et graviter frendens sic fatis ora resolvit:
Non te nullius exercent numinis iræ;
Magna luis commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haudquaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat, et raptâ graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes; flerunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.
Ipse cavâ solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,

ede ; et se montrant sous une forme humaine :
ne imprudent, dit-il, qui t'amene en ce lieu ?
le, que me veux-tu ? Vous le savez, grand dieu,
, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
ivre des Destins est ouvert à Protée :
rdre des immortels m'amene devant vous :
gnez... Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
eine de ses sens domte la violence,
out bouillant encor rompt ainsi le silence :

remble, un dieu te poursuit: pour venger ses douleurs,
hée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
s il n'a pas au crime égalé le supplice.
jour tu poursuivois sa fidele Eurydice ;
ydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
serpent que les fleurs receloient sous ses pas.
mort ferma ses yeux : les nymphes ses compagnes
leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Rhodope en gémit, et l'Ebre en murmura.
époux s'enfonça dans un désert sauvage :
seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
dre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour,
qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.

'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
anchit de l'enfer les formidables routes ;

Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda:
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum,
Quàm multa in sylvis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hibernus agit de montibus imber,
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circum limus niger, et deformis arundo
Cocyti, tardâque palus inamabilis undâ
Alligat, et novies Styx interfusa coërcet.
Quin ipsæ stupuere domus atque intima lethi
Tartara: cæruleosque implexæ crinibus angues

* A ses chants accouroient du fond des noirs royaumes
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Semblables aux essaims de ces oiseaux nombreux
Que chasse au fond d'un bois l'orage ténébreux;
Des vierges, des époux, des héros, et des meres,
Des enfants moissonnés dans les bras de leurs peres,
Victimes que le Styx, bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux.

L'enfer même mugit dans ses cavernes sombres;
Le Cerbere oublia d'épouvanter les ombres;
Sur sa roue immobile Ixion respira;
Et, sensible une fois, Alecton soupira.

perçant ces forêts où regne un morne effroi,
borda des morts l'impitoyable roi.
a Parque inflexible, et les pâles Furies
: les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
iantoit; et ravis jusqu'au fond des enfers,
bruit harmonieux de ses tendres concerts *,
légers habitants de ces obscurs royaumes,
spectres pâlissants, de livides fantômes,
ouroient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
semble par milliers dans les bocages sombres;
meres, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
vierges que l'hymen attendoit aux autels,
fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
times que le Styx, dans ses prisons profondes,
ironne neuf fois des replis de ses ondes,
u'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
oure tristement de ses dormantes eaux.
ıfer même s'émeut; les fieres Euménides
ıerent d'irriter leurs couleuvres livides;

Enfin il revenoit des gouffres du Ténare,
ıssesseur d'Eurydice, et vainqueur du Tartare;
ns voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
oserpine à ce prix l'arrachoit au trépas.
ıut secondoit leurs vœux, tout flattoit leur tendresse;
udain ce foible amant...

Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus or
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.

Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Ponè sequens (namque hanc dederat Proserpina legem
Cùm subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa
Immemor, heu! victusque animi, respexit; ibi om
Effusus labor; atque immitis rupta tyranni
Fœdera; terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orp
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale; feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.
Dixit, et ex oculis subitò, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa: neque illum,

---

* Orphée, ah! cher époux! quel transport malheureux!
Dit-elle: ton amour nous a perdus tous deux.
Adieu; l'enfer se r'ouvre, et mes yeux s'obscurcissent,
Mes bras tendus vers toi déja s'appesantissent;
Et la mort, déployant son ombre autour de moi,
M'entraîne loin du jour... ..

Ixion immobile écoutoit ses accords;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbere, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
Enfin il revenoit triomphant du trépas:
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse:
Soudain ce foible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait, un coup-d'œil a détruit son bonheur;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie: O destin rigoureux *!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abyme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu; déja je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée; Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.

Prensantem nequicquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Ampliùs objectam passus transire paludem.
Quid faceret? quò se raptâ bis conjuge ferret?
Quo fletu Manes, quà numina voce moveret?
Illa quidem Stygiâ nabat jam frigida cymbâ.

Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aëria, deserti ad Strymonis undam,
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.
Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.
Nulla Venus, nullique animum flexere hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaïmque nivalem,
Arvaque Riphæis numquam viduata pruinis
Lustrabat, raptam Eurydicen, atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra deûm nocturnique orgia Bacchi,

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chere,
Où porter sa douleur? où traîner sa misere?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déja cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace:
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomele plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui, plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et, plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire,
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mysteres sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.

Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmoreâ caput a cervice revulsum
Gurgite cùm medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah miseram Eurydicen! animâ fugiente, vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.
Hæc Proteus: et se jactu dedit æquor in altum;
Quàque dedit, spumantem undam sub vertice torsit.
At non Cyrene; namque ultro affata timentem:
Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa; hinc miserabile nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misêre apibus: tu munera supplex
Tende, petens pacem, et faciles venerare Napæas;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.
Sed modus orandi qui sit, priùs ordine dicam.
Quattuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, et intactâ totidem cervice juvencas:
Quattuor his aras alta ad delubra dearum
Constitue, et sacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Pòst, ubi nona suos aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitulâ venerabere cæsâ;
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises.
Haud mora: continuò matris præcepta facessit;

›re roula sa tête ençor toute sanglante :
sa langue glacée et sa voix expirante,
u'au dernier soupir formant un foible son,
ırydice en flottant murmuroit le doux nom,
'dice! ô douleur! Touchés de son supplice,
échos répétoient Eurydice! Eurydice!
: devin dans la mer se replonge à ces mots,
u gouffre écumant fait tournoyer les flots.
ne de son fils vient calmer les alarmes :
enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
onnois ton destin. Eurydice autrefois
mpagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
vengent sa mort : toi, fléchis leur colere :
lésarme aisément leur rigueur passagere.
le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
hoisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
.sis un nombre égal de génisses superbes
des prés émaillés foulent en paix les herbes;
r les sacrifier éleve quatre autels;
es faisant tomber sous les couteaux mortels,
se leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
nd la neuvieme aurore éclairera le monde,
léplorable époux dont tu causas les maux
e une brebis noire et la fleur des pavots;
n, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
etour dans les bois immole une génisse.
le dit : le berger dans ses nombreux troupeaux

Ad delubra venit; monstratas excitat aras;
Quattuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intactâ totidem cervice juvencas.
Pòst, ubi nona suos aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hîc verò subitum ac dictu mirabile monstrum
Aspiciunt, liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes, jamque arbore summâ
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otî;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

FINIS.

Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.
Pour la neuvieme fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang, par sa chaleur féconde,
Dans les flancs des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.

Ma muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'univers domté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité.
Et moi je jouissois d'une retraite obscure;
Je m'essayois dans Naple à peindre la nature,
Moi qui, dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrois les amours et les jeux des bergers.

FIN.

NOTES

DU LIVRE QUATRIEME.

(1) Progné, sanglante encor du meurtre de son fils.

L'HIRONDELLE porte des marques rouges sur la poitrine : c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

(2) Ainsi, lorsqu'au printemps développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles...

On sait actuellement que c'est une reine, et non pas un roi.

(3) Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

C'est la *propolis*, nom qui lui a été donné par les anciens, et que les modernes lui ont conservé. Cette matiere est différente de la cire et du miel.

(4) Aux lieux où le Galese en des plaines fécondes...

Le Galese, aujourd'hui appelé *Galeso*, coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente.

(5) Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déja forts, des ormes déja vieux.

Virgile fait entendre que ce vieillard avoit trouvé le secret de transplanter des arbres déja forts. En effet, dans tout ce morceau il le représente comme un cultivateur habile; qui avoit su perfectionner le jardinage.

(6) Taygete monte aux cieux pour éclairer le monde.

Taygete est une des Pléiades. Les Pléiades se levent avec le soleil, le 22 avril, selon Columelle.

(7) Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'octobre, ou le commencement de novembre.

(8) Le Melle la voit naître et lui donne son nom.

Il y a plusieurs rivieres de ce nom : celle dont Virgile parle ici est une riviere de Lombardie.

(9) Le peuple dont le Nil inonde les sillons.

Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Egypte, autrement nommée *le Delta*.

(10) O surprise ! ô merveille ! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore.

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles.

(11) Pallene est sa patrie.

Pallene est une péninsule de la Macédoine.

FIN DES NOTES DU LIVRE IV.

DÉCLARATION DU LIBRAIRE.

Je poursuivrai devant les tribunaux les contrefacteurs ou débitants d'éditions contrefaites du présent ouvrage.

BLEUET, pere,
éditeur-propriétaire.

iii.

